

Sommaire complet de la thèse :

Introduction

Les questions soulevées par les premiers manuels traitant de l'Histoire de Hongrie se situent au carrefour de trois problématiques majeures à la fois dissociables et se recoupant fortement : celle de la nation en voie de se moderniser (ou d'être créée, selon d'autres interprétations), celle de la conceptualisation de l'« histoire nationale » (avec ses corollaires des débuts d'institutionnalisation et de professionnalisation des pratiques d'historiens), puis finalement celle de la reproduction culturelle d'une société prérévolutionnaire avec ses clivages politico-juridiques, socioculturels et ethnolinguistiques d'un côté, et, de l'autre, ses attentes variées mais dirigées vers un avenir prometteur quant à l'épanouissement national.

Quelles sont donc les images encodées par l'enseignement du passé propre que les membres des futures élites politiques, économiques et culturelles de Hongrie, socialisés durant les décennies ayant précédé la révolution à la fois libérale et nationale de 1848–1849, ont-ils pu se faire en s'appropriant ces manuels scolaires ? Dans quelle mesure ces images pédagogiques peuvent-elles être considérées comme véritablement « nationales » selon les critères contemporains et actuels ?

Pour répondre à ces questions, il convient d'étudier d'une part l'évolution du discours national de l'époque, manifesté aussi bien par les textes de manuels que par les produits identitaires historiographiques contemporains et de toute autre sorte, à travers une lecture qui serait également sensible aux problèmes méthodologiques, conceptuels et historiographiques et, d'autre part, de tenter de réinsérer ces pratiques discursives dans leurs contextes contemporains et leur enracinement historique à la fois politique et socioculturel.

Par « discours national », nous entendons ainsi l'ensemble du contexte contemporain et même antérieur, qui englobe, du moins en principe, toutes les interprétations déchiffrables ou repérables apparentées au sujet relevant du national. En utilisant ce terme quelque peu ambigu,¹ nous souhaitons également faire référence à la complexité des problématiques qui résulte de son caractère signifiant, plural, dialogique, de même qu'à la possibilité de sa constante réinterprétation et sa capacité à former autour de lui une communauté politique et culturelle avec ses mécanismes multiples d'inclusion et d'exclusion.

¹ FOUCAULT, Michel, 1971 ; RICŒUR, Paul, 1978 ; SZABÓ Márton, 2003.

I. Nation et nationalisme. Tour d'horizon théorique, historiographique et conceptuel

Dans le discours traitant de la « nation », on a souvent tendance à user du terme de « nationalisme ». Cette pratique est de plus en plus courante depuis, ce à peu près dès la seconde moitié du XX^e siècle, que la langue avec laquelle ce phénomène est désigné, circonscrit et analysé, est quasi exclusivement devenue l'anglais. Il n'en a néanmoins pas été le cas au début, soit à partir du XVIII^e siècle, lorsque les premières formulations savantes ont été avancées sur toute une série d'aspects touchant aux « caractères nationaux », car les premiers grands théoriciens qui ont abordé ce sujet se trouvaient en effet enracinés dans les traditions diverses des Lumières françaises et dans celles, non moins compliquées, de la *Spätaufklärung* allemande. En dépit de cette histoire préalable, conceptuellement aussi riche que pleinement controversée, et de constants va-et-vient interprétatifs, le discours scientifique mondialement institutionnalisé sur le « phénomène national » s'est habitué non pas seulement à l'usage de l'anglais en tant que langue « officielle » (au sens académique) des *theories of nationalism* or *nationalism studies*², mais aussi à leur terminologie sous-jacente. Or l'on subsume, et bien des fois confond, sous le mot « nationalisme » au moins quatre problématiques qui sont, sur le plan des analyses méthodologiques, dissociables et parfois, du moins en théorie, dissociées : 1) le processus de construction de la nation et/ou l'État-nation 2) les sentiments, la volonté ou la conscience d'appartenir à une nation 3) le mouvement politique pour atteindre et ensuite perpétuer l'état national et 4) la doctrine ou l'idéologie spécifique visant l'autonomie, l'unité et l'identité de telle ou telle nation.³ Afin de pouvoir écarter au mieux les incertitudes conceptuelles, nous devons préciser ce que nous entendons par l'utilisation du terme « nationalisme ». En acceptant la proposition méthodologique du sociologue anglais, Anthony D. Smith, expert contemporain le plus fécond des « *nationalism studies* », nous ne parlerons pas de *nationalisme*⁴ (au sens défini sous le quatrième point ci-dessus) avant d'observer un univers discursif se constituer à partir des dernières décennies du XVIII^e siècle. En effet, c'est à ce moment-là qu'un noyau doctrinaire se forme, dont les prémisses sont désormais universellement partagées et scandées par les « nationalistes » (c'est-à-dire les adhérents au *nationalisme*) et qui peuvent être brièvement résumées comme

² JAFFRELOT, Christophe, 2005 ; BIRNBAUM, Pierre, 2005.

³ SMITH, Antony D., 1992.

⁴ Bien que le terme apparaisse déjà au tout début du XVIII^e siècle dans les cercles universitaires allemands, à cette époque son usage se borne encore à ridiculiser la solidarité de groupe étroite entre les différentes *Universitätsnationen* à Leipzig. Selon nos connaissances, c'est Johann Gottfried Herder qui utilise le premier dans un sens déjà abstrait, vers le milieu des années 1770, le mot « nationalisme ». Cf. KEMILÄINEN, Aira, 1964, p. 49 ; SMITH, Anthony D., 1971, p. 167 ; KOSELLECK, Reinhart et al., 1992, p. 318.

suit : 1) le monde est réparti en nations, dont chacune possède une singularité, une histoire et un destin propres 2) la source de tout pouvoir politique réside dans la nation car la loyauté envers elle surpasse tout autre genre de loyauté 3) tout individu doit appartenir à une nation quelconque 4) toute nation doit se déterminer librement, car la paix et la justice universelles requièrent nécessairement l'autodétermination des nations.⁵

Voilà donc les critères grâce auxquels on est en mesure d'estimer à l'aune de la doctrine nationaliste si une société, une culture ou un État donné est oui ou non conforme aux caractères du type idéal (au sens wébérien) de la nation. Cela du moins à partir de la fin du XVIII^e siècle et conformément aux exigences précises (aussi bien intellectuelles et officielles que banales et quotidiennes) du *nationalisme*. Mais en nous écartant de ces critères « internes » (qui ont été bien évidemment établis d'abord pour se légitimer), il convient de trouver d'autres arguments à la fois empiriques, historiques et théoriques de même qu'« universellement » applicables au sens spatial et temporel sans pour autant les assimiler automatiquement aux principes *nationalistes*.

Pour saisir donc autrement le « phénomène national » et avec lui le discours qu'il suscite et par lequel il est constamment suscité,⁶ il nous semble utile de désigner trois directions à suivre relevant de l'appréhension de sa nature, de ses caractères et de son apparition temporelle.⁷ Nous devons cela dit souligner que le parcours de l'historiographie pluriséculaire des pensées sur la nation abonde en apories. Ainsi se juxtaposent et s'opèrent des dichotomies inévitablement contradictoires de type organiciste et volontariste, essentialiste et constructiviste, moderniste et primordialiste, individualiste et holiste, phénoménologique et anthropologique, historique et sociologique, et ainsi de suite. Concernant sa nature, les clivages les plus visibles se creusent d'une part entre ceux pour qui la problématique de la nation est inséparable de la sphère politique et de l'autre ceux qui la considèrent avant tout comme relevant de la culture.⁸ Pour ce qui est de son émergence temporelle, certains insistent sur son origine « moderne » (à la fois au sens récent et novateur du mot « moderne ») en la considérant comme un produit par excellence des grandes mutations économique, sociale, politique et culturelle engendrées par l'avènement de la *modernité* et/ou la *modernisation*

⁵ SMITH, Anthony D., 1991, pp. 73–74.

⁶ BHABHA, Homi, 1990.

⁷ Ces trois problématiques peuvent également être, et elles le sont en effet, formulées en tant que questionnaires éthiques-philosophiques, anthropologiques-politiques et historiques-sociologiques. SMITH, Antony D., 1998, p. 8.

⁸ Il arrive même de nos jours que l'on oppose une « Nation-contrat » à la française à une « Nation génie » de type allemand. Bien que l'antagonisme du couple conceptuel *Staatsnation–Kulturnation* (originellement formulé par MEINECKE, Friedrich, 1908) ne manque pas complètement de valeurs explicatives en tant que modèle, en réalité toute nation moderne est le fruit d'un long processus formé par l'interaction enchevêtrée des éléments politiques et culturels. Cf. DIECKHOFF, Alain, 2005 ; SCHÖPFLIN György, 2003.

occidentales, alors que pour d'autres elle est soit atemporelle (telle que selon les « primordialistes »), soit porteuse d'une histoire continuelle depuis les temps immémoriaux (telle la vision des « pérennialistes »).⁹ Enfin, les éléments essentialistes et constructivistes expliquant ses caractères se retrouvent parsemés dans les arguments de tous ceux qui s'attèlent à saisir la nature et la manifestation temporelle de la nation en tant que telle.

En guise d'aperçu historiographique,¹⁰ nous pouvons conclure que jusqu'au lendemain de la Grande Guerre, la préoccupation était celle de comprendre, dans un monde dominé par les Européens, ce que fait une nation.¹¹ Puis l'on s'est concentré, à une échelle déjà globale, sur les problèmes de classification par différentes typologies des « État-nations » solidifiés ou récemment créés, et surtout sur leurs *nationalismes*.¹² Finalement, à partir des années 1960, mais surtout après 1980, les questions se sont portées sur la manière de comprendre les processus du développement et dégager les caractères construits, imaginés, voire inventés¹³ de ce que la littérature anglo-saxonne préfère nommer *nationhood*.¹⁴

Au lieu de poursuivre nos recherches sur la littérature en plein essor des *nationalism studies*, nous souhaiterions brièvement évoquer deux démarches aspirant à transcender la problématique de la genèse nationale, point charnière qui divise davantage les chercheurs. La première a été élaborée à partir des ouvrages divers d'Anthony D. Smith et connue sous l'appellation d'« ethnosymbolisme ». Inspiré des résultats du slaviste américain, John A. Armstrong (lui-même s'appuyant sur la méthodologie qui étudie le fonctionnement dynamique des démarcations ethniques, conçue par l'anthropologue norvégien, Frederik Barth),¹⁵ Smith propose aussi une lecture *longue durée* de la phénoménologie nationale en se

⁹ Il faut néanmoins nettement distinguer ces deux dernières dispositions. Tandis que les « primordialistes » n'abordent aucunement l'enracinement historique de telle ou telle nation, les « pérennialistes » s'emploient à tout expliquer par des références aux continuités historiques. De ce point de vue, à quelques exceptions près, toutes les approches ayant précédé la Grande Guerre sont pratiquement pérennialistes. Quant aux primordialistes, il convient de séparer au moins trois courants : 1) le courant des *nationalistes* classiques (de l'abbé Sièyes et Fichte à Maurras, en passant par tous les libéraux romantiques européens du XIX^e siècle) 2) le courant de ceux proposant une méthodologie socio-biologique (Van den BÉRGHE, Pierre L., 1981, 1995) 3) le courant dont les membres souhaitent comprendre la « mentalité nationale/nationaliste » de l'intérieur, c'est-à-dire décrire son fonctionnement en la restituant par ses propres sens et réseaux de valeurs (SHILS, Edward, 1957 ; GEERTZ, Clifford, 1973 ; FISHMAN, Joshua A., 1980). SMITH, Anthony D., 1998, pp. 145–169, 2001, pp. 49–57.

¹⁰ SMITH, Anthony D., 1971, 1983, 1998 ; DELANNOI, Gil – TAGUIEFF, Pierre-André, 1991 ; ÖZKIRIMLI, Umut, 2000 ; JAFFRELOT, Christophe, 2005.

¹¹ À titre d'exemple, voir RENAN, Ernest, 1992 ; MAUSS, Marcel, 1969.

¹² HAYES, Carlton, 1931 ; KOHN, Hans, 1944 ; CARR, Edward H., 1945 ; SNYDER, Louis, 1954, 1968.

¹³ GELLNER, Ernest, 1964, 1983, 1997 ; ANDERSON, Benedict, 1983 ; HOBSBAWM, Eric – RANGER, Terence, 1983 ; HOBSBAWM, Eric, 1990.

¹⁴ L'utilisation de ce mot ne fait d'ailleurs, à notre sens, que réinvestir en quelque sorte le terme « nationalité », néologisme par excellence du XVIII^e siècle tardif. Cf. CABANEL, Patrick, 1997, pp. 6–9.

¹⁵ ARMSTRONG, John A., 1982 ; BARTH, Frederik, 1969.

focalisant particulièrement sur le noyau ethnique des nations. Par « noyau ethnique », ¹⁶ celui-ci entend que nulle nation ne pouvait et ne peut perdurer sans se référer à un solide enracinement prénationaliste (mais interprété de l'intérieur bien évidemment comme par excellence national), que ce passé soit dans les faits ou non exact, car on ne peut construire, inventer, ni même imaginer de nation seulement là où l'on trouve déjà assez d'éléments convenables pour fonder des mythologies durables, c'est-à-dire acceptées et constamment intériorisées par les générations successives d'une future communauté nationale. Reconnaisant catégoriquement la modernité, selon la conception nationaliste du monde, de la nation, Smith attire l'attention sur l'importance cruciale de sa préfiguration pluriséculaire qu'il résume sous le terme d'« ethnique ». Cette organisation politico-culturelle, qu'il faut comprendre comme outil heuristique, dépasse les catégories ethniques irréfléchies car elle n'est pas seulement formée par la nostalgie d'une descendance commune (symbolique ou réelle) et les expériences d'une installation territoriale, mais aussi soudée à la longue par des guerres et solidifiée par une langue ou une écriture sacrée.¹⁷

L'autre innovation méthodologique relève de la vaste entreprise intellectuelle fournie par la *Begriffsgeschichte* allemande. En résumant les structures sémantiques des concepts de « peuple (*Volk*), nation, nationalisme et masse », la figure de proue des historiens en quête d'une histoire sociale des concepts, Reinhart Koselleck, marque plusieurs permanences structurelles et une rupture fondamentale. Parcourant l'itinéraire de plusieurs millénaires de l'usage conceptuel et l'évolution sémantique du mot « peuple » et « nation », il retrace trois volets. Tandis que les oppositions structurelles « en haut–en bas » au sens de la hiérarchie sociale et « dedans–dehors » au sens ethnologique montrent évidemment de fortes persistances sémantiques indépendamment du temps et de l'espace, l'avènement de l'âge moderne ayant fait transmuier la structure conceptuelle de l'acception du peuple/nation. Pendant une période de transmutation (qu'il nomme *Sattelzeit* et situe entre 1750 et 1850), poussée à la fois par une démocratisation, une politisation, une idéologisation (*Ideologisierung*) et une mise en perspective à la philosophie de l'histoire (*Verzeitlichung*), la

¹⁶ Il convient de préciser que les recherches portant sur l'appartenance ethnique soulignent que cette dernière est toujours contrastive, liée en général à des situations concrètes et fondée sur les interactions sociales à l'échelle aussi bien individuelle que collective. JENKINS, Richard, 1997, p. 165.

¹⁷ SMITH, Anthony D., 1986, pp. 32–46, 89–91. Le rôle éminent que les communautés politiques jouent dans la naissance et la pérennisation des sentiments de solidarité ethnique a déjà été analysé par Max WEBER (1922), inspirateur reconnu des écrits de Smith.

nation devient peu à peu un « concept d'attente » dont le parachèvement pour les contemporains semble encore à venir.¹⁸

En tenant compte des considérations méthodologiques parcourues, nous retracerons brièvement la problématique dans le cas hongrois. Étant donné que les expériences politico-territoriales se sont accumulées à peu près pendant un millénaire, les questions posées peuvent s'orienter dans ce cas également vers le problème de la transmutation nationale d'un état prénationaliste à celui qui peut être considéré comme véritablement national, même à la lumière des principes *nationalistes*.

Bien évidemment, en Hongrie aussi, l'émergence d'une identité nationale moderne présuppose la mutation des identités collectives politique et culturelle préalables.¹⁹ Pour ce qui est de l'identité collective politique dans la Hongrie prémoderne, ses éléments sont déjà identifiables à partir du XIII^e siècle²⁰ et consécutifs de toute une idéologie nationale (au sens prémoderne bien entendu) qui s'est imposée sous une forme élaborée autour de la noblesse dès le tournant des XV^e–XVI^e siècles et accompagnée de corollaires politico-juridiques et historiographiques. Avec l'avènement des Lumières, à partir du milieu du XVIII^e siècle et d'abord à travers les transferts culturels viennois, le concept de nation politique inséparablement lié au statut juridique des nobles a commencé à perdre de sa validité. Au début n'existaient que quelques porte-parole de l'élargissement des droits politiques à tous les citoyens du pays, mais avant tout à cause de la décapitation en 1795 du « mouvement jacobin » hongrois, des répressions politiques et des vicissitudes des guerres napoléoniennes, il a fallu attendre jusqu'aux années 1830 pour que tout un mouvement politique cohérent et programmatique s'attelle alors à de grands travaux de transformations politique, économique et juridico-sociale qui culmineront au moment de la révolution, à la fois libérale et nationale, de 1848–1849.

Sans tenir compte ici de sa préhistoire compliquée, c'est à partir des années 1830 qu'une pensée stratégique s'enracine dans le discours politique *nationaliste* hongrois²¹, dont au moins trois courants peuvent être clairement distingués selon les attitudes vis-à-vis de la nation, le

¹⁸ KOSELLECK, Reinhart et al., 1992, pp. 141–151. Il faut également retenir que Koselleck reste bien sceptique quant à pouvoir concevoir une théorie généralisable pour appréhender « la nation en tant que telle » sans tenir compte de ses manifestations empiriques, dont les concepts sont toujours traités (par lui et ses collègues) en corrélation avec ceux liés au « peuple ».

¹⁹ ASSMANN, Jan, 2007, pp. 133–136.

²⁰ SZÚCS Jenő, 1984, 1986, 1997 ; KRISTÓ Gyula, 1997.

²¹ Il est néanmoins à retenir qu'à l'instar de l'histoire des *early modern political thoughts* de Cambridge, les chercheurs hongrois tentent de reconstituer aussi dans la Hongrie du XVIII^e siècle tardif plusieurs « langages politiques », parmi lesquels les plus importants, du point de vue de notre problématique, sont ceux qui abordent les questions relatives à l'« ancienne constitution » et au « patriotisme savant ». DEBRECZENI Attila, 2001 ; TAKÁTS József, 1998.

progrès et le rapport entre les deux.²² La première stratégie, nommée « modernisatrice de structures » et dont la base sociale compte avant tout des membres de l'aristocratie et de la noblesse riche (*bene possessionati*) politiquement actives, est perfectionniste et tournée sans cesse vers l'avenir, mais peu sensible, à quelques exceptions près, aux valeurs et aux particularités nationales. La deuxième, nommée « romantique-autopoétique », attend une solution à tous les dilemmes et conflits politiques, économiques et sociaux du déploiement autorégulateur des singularités et particularités nationales à travers lequel la communauté entière se perfectionne continuellement. Alors que sa base sociale est principalement constituée d'intellectuels roturiers ou d'origine nobiliaire appauvrie, celle de la troisième stratégie, par ailleurs non moins nationaliste que la deuxième, regroupe surtout des membres politiquement actifs de la petite noblesse provinciale. Cette dernière, que l'on peut nommer stratégie « étatiste-conservatrice », se résume en effet au maintien du *status quo* politique par de prudents ajustements aux conjonctures. Quant à la périodisation de leur prédominance, la stratégie « modernisatrice de structures » a surtout prévalu pendant l'« ère des réformes » (entre 1830 et 1848), à l'instar de la stratégie « romantique-autopoétique » qui a bien évidemment atteint son apogée lors de la révolution ; enfin, les tendances « étatistes-conservatrices » ont toujours été présentes à partir de 1790, cependant, en tant que stratégie, elles n'ont gagné leur hégémonie qu'après le Compromis austro-hongrois de 1867.²³

Pour ce qui est de l'identité collective culturelle dans la Hongrie prémoderne, il convient de souligner que l'émergence d'une identité nationale moderne présuppose l'affaiblissement dans sa position jusqu'alors prédominante d'une identité collective culturelle préalable. Cette identité collective culturelle qui, en Hongrie tout comme dans les autres pays européens, a prédominé jusque vers le milieu du XVIII^e siècle, était bien évidemment fondée sur la civilisation chrétienne, alors déjà en voie de forte laïcisation. La crise de l'identité collective traditionnelle, durant laquelle la civilisation européenne s'est attribuée une identité à la fois réfléchie et critiquée ou du moins largement relativisée,²⁴ a entraîné l'effacement de sa position d'identité culturelle prédominante au profit de sa future concurrente, la nation. Afin de saisir cette transmutation très complexe de l'identité collective culturelle en Hongrie, nous nous contenterons de ne traiter que l'un de ces aspects, pourtant décisif, notamment celui de

²² Afin de fournir une vision globale, nous citerons les mots conclusifs d'un spécialiste de l'histoire de Hongrie au XIX^e siècle : « Tandis qu'à la fin du XVIII^e siècle le couple nation-progrès était un dilemme, pendant l'ère des réformes il est devenu un problème à résoudre, à la fin du siècle leur harmonisation en tant que problème n'est plus, voire, paradoxalement, le primat de la nation fait qu'elle devient un obstacle pour le progrès. » GERGELY András, 1987, p. 120.

²³ KISS Endre, 1996.

²⁴ BITTERLI, Urs, 1976.

la naissance d'une littérature nationale. En effet, sa problématique reste intimement liée à celle du statut de la langue hongroise et à la compréhension de ce que représente la nation au sens culturel en Hongrie. Pour les premiers intellectuels qui se sont efforcés, à partir des années 1770 et à l'instar des exemples étrangers, de renouveler la langue hongroise en créant des milliers de néologismes, en réintégrant nombre de mots dont l'usage s'était perdu depuis des siècles et en répandant des mots qui n'étaient jusqu'alors utilisés que localement pour la rendre apte à exprimer les exigences conceptuelles nouvelles, le hongrois a aussi été un « véhicule » neutre pour transmettre les résultats de la civilisation au peuple, un « signe » caractéristique parmi les autres (dont les vêtements, us et coutumes, mœurs, etc.) qui représentaient la nation et surtout, ce de plus en plus, un futur « milieu de communication ». D'après les récentes recherches effectuées sur les problèmes du développement de la littérature hongroise, trois différentes conceptions de la littérature peuvent se distinguer depuis la fin du XVIII^e siècle, chacune ayant sa propre conception de la nation. La première, que l'on peut appeler littérature à la « communauté d'états », étant par ailleurs la plus aride au sens performance esthétique et enracinement socioculturel, assimilait la nation au cadre étatique, en l'occurrence à tous les pays gouvernés par les monarques hongrois d'alors, donc à la Monarchie des Habsbourg. De son point de vue particulier, cultiver une littérature hongroise en langue allemande ne posait aucune difficulté et ses partisans se sont efforcés au mieux d'harmoniser le patriotisme impérial avec leur patriotisme local de Hongrie. La deuxième, nommée littérature à la « communauté d'origines », héritière directe de la littérature hongroise pluriséculaire érudite, était inextricablement imprégnée de la mentalité collective nobiliaire et ses valeurs particulières. Par conséquent, ses partisans souhaitaient « anoblir l'esprit du peuple » en le relevant au niveau national grâce à une littérature vernaculaire désormais soigneusement raffinée et ainsi ramenée, à la place du latin, au rang des langues nationales européennes. La troisième peut être nommée littérature à la « communauté de coutumes », car selon ses promoteurs, seule est littérature ce qui surgit du for intérieur du peuple, dépositaire de toute idée originelle et originale fournissant en tant que communauté organique les éléments d'une poésie authentique, véritable base pour toute culture nationale.

En vue d'exposer les rapports entre ces trois différentes conceptions littéraires et nationales, il est à constater qu'à la fin du XVIII^e siècle, toutes les trois sont encore bel et bien présentes. Vers les années 1820, les récits allemands de type à la « communauté d'états » s'effacent définitivement du discours national hongrois. Quant aux deux autres courants plus durables, il est à souligner que la littérature à la « communauté de coutumes », devenant durant l'ère des

réformes un véritable paradigme au sens kuhnien,²⁵ commence à perdre de son influence au moment du Compromis pour céder désormais sa place prédominante à sa concurrente à la « communauté d'origines » (qui, ceci étant, possède en Hongrie depuis toujours l'enracinement socioculturel le plus solide).²⁶

II. Nation et histoire. Les mutations de l'historiographie nationale en Hongrie

Tout comme il n'existe aucune théorie générale unique de la nation, l'histoire de l'historiographie ne peut être conçue en tant que « métasystème », indépendant de toutes limites temporelles et spatiales. L'usage veut que le seul fil rouge à suivre pour une historiographie de portée universelle soit l'étude des prédispositions d'historien vis-à-vis du changement et la continuité reliant l'expérience du « présent » de l'historien au « passé » qu'il veut comprendre, et de l'« avenir », sur l'avènement duquel ce dernier compte.²⁷ Aussi la problématique de l'émergence d'une « histoire nationale », au sens des concepts *nationalistes*, est-elle intimement liée à des mutations mentales survenues lors de l'époque moderne. Celle qui paraît la plus importante, au regard du sujet qui nous intéresse, est la cristallisation, au cours du « siècle des philosophes », de l'idée du progrès illimité,²⁸ la naissance du genre de philosophie de l'histoire²⁹ et, en tant que corollaire des plus évidents, la prédominance conjoncturelle de l'histoire universelle, se substituant à l'eschatologie chrétienne et fournissant une nouvelle « religion séculière ».³⁰ Elles amènent, en fin de compte, à la mutation fondamentale de l'expérience du temps et, avec elle, celle des rapports qui se nouent entre le présent, le passé et l'avenir pour parvenir à dégager un nouveau « régime d'historicité » relayant la pratique millénaire de l'historiographie européenne. Cette dernière, de type *historia magistra*, qui distinguait l'histoire racontée et l'histoire effective tout en

²⁵ KUHN, Thomas S., 1970.

²⁶ S. VARGA Pál, 2005.

²⁷ BREISACH, Ernst, 2007, pp. 2–3.

²⁸ Jusqu'à sa formulation extrême, conçue sous la Terreur par le philosophe et homme politique guillotiné, Condorcet.

²⁹ Hormis cela, c'est aussi au XVIII^e siècle que les genres de l'histoire philosophique (de Montesquieu à Gibbon) et de l'histoire de la philosophie ont vu le jour avec les écrits philosophiques (de Voltaire à Kant) méditant sur le sens, l'utilité et les méthodes de l'histoire. CARBONNELL, Charles-Olivier, 2003, pp. 75–82.

³⁰ LÖWITH, Karl, 2002. Il est à remarquer que Voltaire, inventeur même du mot « philosophie de l'histoire », dans son œuvre historique fondamentale (Voltaire 1990), ne fait en effet que poursuivre l'ultime histoire universelle chrétienne (le *Discours* de 1681 de l'évêque Bossuet), avec le dessein de la surpasser en la laïcisant et en étendant son ressort aux civilisations (américaine, chinoise, indienne, etc.) inconnues de la tradition biblique. De plus, on retrouve même à cette période de transition entre l'histoire salut (*Heilsgeschehen*) et l'histoire universelle philosophique des formulations cycliques (de Vico à Herder), qui vont cependant influencer surtout les historiens de l'époque romantique.

conjuguant exemplarité et répétition, a donc peu à peu été évincée à partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle par le concept moderne de l'histoire, entendue à la fois comme processus et histoire en soi, porteuse d'une temporalité propre et s'attachant aux événements uniques.³¹

Cette transmutation d'historicité peut également être perçue à travers l'histoire institutionnelle. À cet égard, le point charnière réside en l'étude de la transformation graduelle de l'histoire des Lumières en une histoire professionnelle au XIX^e siècle.³² Or, selon les recherches récentes, il existe une période de transition assez longue et difficile à parcelliser entre l'historiographie des Lumières tardives et celle que l'on appelle, d'après le nom de son éminent représentant, l'« école rankéenne » de l'histoire de type empiriste idéaliste (*Ideenlehre*).³³ Concernant le point de départ, les historiens éclairés mêlaient eux-mêmes aussi déjà une méthodologie subtile³⁴ aux examens empiriques approfondis, tout en propageant leurs résultats nouveaux par un réseau d'universités dont le maillon le plus important à l'époque était l'université de Göttingen.³⁵ C'est grâce à cette dernière que semble se former la cristallisation d'un nouveau paradigme anti-cartésien dont les éléments sont : 1) la forte disposition empirique 2) les approches typologiques-organiques 3) les examens menés sur trois niveaux (de « structure, texture et mixture ») superposés et constamment révisés 4) les approches contextuelles 5) l'attention portée sur les ruptures et stades du développement, et surtout 6) l'unité indissociable de la philosophie et des recherches empiriques.³⁶

³¹ KOSELLECK, Reinhart, 1997 ; HARTOG, François, 1995, 2003.

³² En effet, c'est surtout dans sa version allemande, grâce à l'efficacité singulière de son organisation institutionnelle, que l'on met au point et répand, avec le temps à l'échelle globale, le nouveau concept d'historicité. L'élément crucial de l'« histoire professionnelle » allemande résidait néanmoins dans la solidité des méthodes critiques des sources textuelles (*Quellenkritik*), qui séparait l'historien des partisans de philosophies idéalistes (surtout de type hégélien) et dont l'enseignement par séminaires a été introduit à l'université de Berlin dès les années 1820 grâce aux efforts de Leopold von Ranke. NOIRIEL, Gérard, 1996, pp. 48–55.

³³ ESCUDIER, Alexandre, 2003. Cf. IGGERS, Georg G., 1976.

³⁴ Il est néanmoins à souligner que l'évolution des méthodes historiques était plus ou moins continue dès les débuts humanistes. Pour résumer, il faut relever le rôle décisif de la philologie italienne, de l'histoire « parfaite » française et de l'histoire « antiquaire » anglaise (*antiquarian history*), mais l'enracinement solide de la méthodologie érudite est dû principalement à deux congrégations apologétiques de la Réforme catholique, notamment aux bollandistes jésuites et aux mauristes bénédictins. Cf. BARRET-KRIEGER, Blandine, 1989.

³⁵ Fondée en 1734 en territoire allemand mais par le monarque anglais du même nom (grâce à une union dynastique momentanée), l'Université Georg-August, véritable atelier des transferts culturels entre les traditions de l'empirisme anglais et écossais et celles de la philosophie et herméneutique allemande, a en effet précédé l'Université de Berlin. Cette dernière a été établie en 1810 par le philosophe néo-humaniste Wilhelm von Humboldt en vue d'approfondir les résultats de l'« école de Göttingen », prototype universitaire imbu de l'esprit à la liberté d'enseignement et de recherches transdisciplinaires avant la lettre. Cf. MARINO, Luigi, 1995 ; IGGERS, Georg G., 1982.

³⁶ À l'époque, « la scientificité de Göttingen » était un véritable lieu de référence pour Hamann, Herder, Kant et Goethe, alors que son paradigme à la fois holistique et dynamique, fondé sur la diversité et l'incommensurabilité ontologiques, a été davantage développé par d'anciens étudiants de Göttingen tels que les frères Schlegel ou Humboldt. C'est ce nouveau paradigme qui influence largement l'époque du « romantisme libéral » et ne sera discrédité que par le gain de place du positivisme dans la seconde moitié du XIX^e siècle. BÉKÉS Vera, 1997.

Ce qui distinguait pourtant le plus les dispositions épistémologiques « historistes » de celles des historiens « éclairés » résidait dans leur interprétation inédite de l'essence du changement historique. Tandis que pour les premiers les entités historiques demeurent, même en changeant, ontologiquement identiques, pour les seconds le changement historique est par définition interminable, dont les véritables sujets ne sont pas les entités « concrètes », mais les idées qui leur sont inhérentes, comprises à la manière des entéléchies aristotéliennes. Les historiens « historistes », ne pouvant cependant résister à l'envie d'objectiver ces idées historiques, les ont avant tout trouvées dans la nation et le peuple, puis, et à long terme de plus en plus, dans l'État.³⁷ Ce faisant, l'attraction particulière que ce nouveau type d'écriture de l'histoire exerçait sur les exigences nationalistes contemporaines consistait surtout en sa capacité à pourvoir une nouvelle vision intelligible sur le monde entier par laquelle elle réunissait, à travers son récit cohérent³⁸, le passé (en tant que tradition), le présent (en tant que raison) et l'avenir (en tant que perfectibilité).³⁹ C'est grâce à cette faculté aussi bien intellectuelle qu'émotionnelle (à côté bien sûr des processus d'institutionnalisation et de professionnalisation dont l'accélération a pourtant beaucoup plus caractérisé la seconde que la première moitié du siècle)⁴⁰ que l'enracinement de ce type d'historiographie s'est avéré particulièrement décisif pour l'approfondissement du concept d'« histoire nationale ».⁴¹ L'écriture d'une histoire nationale au sens nationaliste s'est donc construite tout au long du XIX^e siècle. Non seulement eût égard à sa constitution conceptuelle et institutionnelle, mais aussi à cause des prémisses socioculturelles selon lesquelles sa formulation langagière tout comme son contenu doivent être dûment accessibles pour tout individu censé appartenir à la nation, en voie de se démocratiser de plus en plus.

Néanmoins, ces grands récits nationaux se sont partout basés sur des textes préalablement « canonisés », qui ont eu de fortes répercussions sur le conditionnement de la gestation nationale. C'est le tracé de cette histoire préalable au discours identitaire hongrois moderne

³⁷ ANKERSMIT, Frank R., 1995.

³⁸ Concernant le rôle éminent qu'à l'époque romantique les innovations narratives du roman historique ont joué dans le renouveau du récit historique (surtout grâce aux best-sellers de Walter Scott), voir GAUCHET, Marcel, 2002.

³⁹ SMITH, Anthony D., 1991, p. 96.

⁴⁰ Entraînant la création d'une multitude d'associations, sociétés et instituts historiques avec leur périodiques spécialisés, de même que la prolifération des chaires d'histoire universitaires et des grands travaux collectifs pour collecter, répertorier et éditer (après les avoir soumis à de rigoureuses critiques) des sources textuelles sur tous les aspects de l'histoire nationale, cette dernière devenant par conséquent de plus en plus « nationalisée ». NORA, Pierre, 1986.

⁴¹ Celle-ci peut être caractérisée en répertoriant les aspects constitutifs de l'« âge d'or national », point central pour tout renouveau national, lesquels sont : 1) l'authenticité 2) l'autochtonie 3) la continuité 4) la dignité collective et 5) le destin commun. De plus, un âge d'or national, tout en restant dûment inspirateur et ouvert aux réinterprétations successives, doit durablement résister également aux critiques démystificatrices. SMITH, Anthony D., 1996.

que nous résumerons ici, en nous concentrant sur les points de jonction, avant qu'une historiographie à la fois nationale et professionnelle ne soit solidement ancrée dans la seconde moitié du XIX^e siècle.

Les premiers textes relevant d'une pertinence fondamentale pour l'identité nationale hongroise ont vu le jour au XIII^e siècle. Sous la forme de gestes, ces histoires romancées surpassaient l'ordre simple des annales en se focalisant sur le destin d'un peuple entier.⁴² Alors que la geste consignée plus tôt avait complètement disparu depuis bien cinq cents ans, la deuxième a présenté une influence durable. Son auteur, le clerc et ancien étudiant en droit, Simon de Kézai a été le premier en Hongrie à utiliser la thèse, au sens médiéval, de la « souveraineté du peuple » pour en construire une perspective sociale idéale projetée dans la « préhistoire » hongroise.⁴³ Aussi a-t-il été le premier lettré hongrois ayant osé user de l'identification, basée sur la ressemblance du nom et l'origine orientale déjà en vogue depuis des siècles en Occident, des peuples hongrois et huns, noyau ethnique autour duquel il a élaboré toute une idéologie politico-juridique.⁴⁴ Sa thèse originelle, mais survenue de manière quelque peu précoce, connaîtra son véritable succès à partir de la fin du XV^e siècle, à l'époque où, après la mort du roi centralisateur Mathias Corvin, la « démocratie » nobiliaire atteint son apogée juste avant le désastre déclenché par la bataille de Mohács en 1526. Jusqu'à la dissolution de l'intégrité territoriale du royaume au début du XVI^e siècle, l'importance du texte kézaïen s'est surtout résumée en la création d'une préhistoire hongroise continue et richement illustrée, grâce à l'insertion dans son récit de hauts faits légendaires attribués aux Huns et Attila, dont le rôle ambigu a pourtant conféré dans l'histoire universelle une place non négligeable aux Hongrois païens.

La figure du « fléau de Dieu » devient désormais une source inépuisable, ainsi qu'un point de référence pour les futurs souverains hongrois. Ceci s'avère particulièrement vrai pour Mathias Corvin, parvenu d'origine nobiliaire ayant accédé au trône avec le soutien de la petite noblesse, qui s'est trouvé être le premier roi de Hongrie ne possédant aucun lien de sang avec

⁴² Alors que l'auteur et la date de genèse sont bien connus dans le deuxième cas, conçue entre 1282 et 1285 par un *fidelis clericus* du roi Ladislas IV (1272–1290), l'origine de la première geste demeure assez floue. Tout ce que l'on sait même aujourd'hui sur celle-ci est que son texte a été rédigé par un notaire de l'ancien roi Béla (l'un des quatre rois qui régnaient en Hongrie sous ce nom entre le milieu du XI^e et le dernier tiers du XIII^e siècles). *Scriptores rerum Hungaricarum* I, pp. 13–194. Cf. CSAPODY Csaba, 1978 ; THOROCZKAY Gábor, 1994–1995 ; KRISTÓ Gyula, 2002, pp. 49–57, 70–77.

⁴³ Dans le contexte hongrois, on entend par « préhistoire » les événements qui se sont déroulés avant le couronnement d'Étienne I^{er} par l'Église en l'an mil.

⁴⁴ Dans cette vision, bien que tous les Huns et Hongrois aient été à l'origine issus de père et mère identiques, à cause du refus de participer aux entreprises militaires, une partie d'entre eux a été excommuniée à jamais de la communauté des libres guerriers des proto-Hongrois. Ces « déclassés » ont alors formé les serfs avec les descendants des peuples vaincus et soumis par les armes hunno-hongroises, tandis que ceux qui avaient opté pour rester des guerriers sont les ancêtres des membres égaux de la noble communauté de la *natio Hungarica*.

la lignée des Árpád, dynastie vénérée pour la multitude de saints rois et saintes reines qu'elle a offerte à la chrétienté. C'est durant le règne de ce monarque Renaissance (1458–1490) qu'ont été composées les premières chroniques et synthèses humanistes d'ampleur sur l'histoire de la Hongrie,⁴⁵ à travers lesquelles le passé hongrois a irrévocablement été inséré dans le contexte européen, de plus juste avant l'effondrement du royaume médiéval. Surtout grâce à Bonfini, l'âge d'or autant culturel que géopolitique, qui se concrétise pour la Hongrie sous le règne de Mathias, a été richement documenté et durablement fixé dans la mémoire historiographique hongroise. Selon le tableau bonfinien, les points culminants de l'histoire nationale étaient rattachés au règne d'Attila et à ceux de ses successeurs chrétiens, dont en premier lieu celui de Saint Étienne, apôtre des Hongrois et fondateur en l'an mil d'un royaume chrétien fort, et surtout celui de Mathias.⁴⁶

Après l'ouvrage magistral de Bonfini et le démembrement de l'empire médiéval, personne ne s'attellera jusqu'au milieu du XVIII^e siècle à récrire en détail, des origines au présent, l'histoire nationale. Néanmoins, la longue période de la division à la fois politico-territoriale et confessionnelle fait également naître des configurations intellectuelles capitales quant à la mutation de l'identité nationale. Parmi elles, nous ne retiendrons que l'ouvrage d'un adepte de Luther et Melanchthon, le Saxon transylvain Gaspard Heltai, qui a traduit en hongrois l'œuvre de Bonfini en 1575, ou plus exactement l'a résumée en la remaniant dans l'esprit de la Réforme et des traditions des chroniqueurs hongrois. Malgré ses convictions fortement protestantes, son récit très lisible a conservé beaucoup de topiques catholiques, voire préchrétiens médiévaux et contribué ainsi, par la diffusion populaire, à leur conservation mémorielle. L'un des éléments à valeur symbolique demeure la révérence distinguée faite au personnage du premier roi de Hongrie et sa couronne, déjà considérée au Moyen Âge comme sainte. C'est justement autour de la sainteté de la couronne hongroise (dite aussi couronne de Saint Étienne) que toute une idéologie nationale sera élaborée par un ancien étudiant de l'académie de Strasbourg en 1613 à partir des éléments parsemés dans les chroniques médiévales, récits humanistes et codification du droit coutumier. À partir de ce qui figurait

⁴⁵ Parmi lesquels le premier incunable de Hongrie (intitulé *Chronica Hungarorum* et paru en 1473 à Buda), la chronique richement illustrée et compilée par le premier historiographe hongrois d'affiliation purement laïque, le juge János Thuróczy (imprimés en trois versions à Brünn et à Augsbourg en 1488), l'épitomé de l'histoire de la Hongrie rédigé par un historiographe italien, Pietro Ransano (1490) et l'œuvre majeure de son confrère et émule, Antonio Bonfini (1497).

⁴⁶ Le parallèle entre Attila et Mathias a en effet déjà été établi par Thuróczy. Pourtant, le point le plus retenu de sa chronique sera la thèse kézaïenne ressuscitée, reprise par le recueil de droit coutumier rédigé en 1514 par le chef de la petite noblesse, István Werbőczy. Son livre tripartite, qui propageait hautement la fiction de l'unité juridique de tous les nobles de Hongrie (*una eademque nobilitas*), a grandement fait office de « bible » pour la société nobiliaire. Même s'il n'a jamais reçu l'approbation officielle de la part du roi, il est resté jusqu'à l'ère des Lumières le livre le plus lu en Hongrie.

dans ce livre originel, l'auteur Péter Révay, appartenant à l'aristocratie luthérienne de Haute Hongrie, a réussi à rédiger un résumé fin et perspicace sur l'entière histoire de Hongrie à travers la destinée hors du commun de la Sainte couronne. Suivant la méthode de Jean Bodin, Révay estimait que le véritable protagoniste de l'histoire de Hongrie n'était pas un personnage concret, mais la Sainte couronne elle-même, véritable dépositaire de la souveraineté nationale, ce qu'elle a maintes fois confirmé par le passé en gouvernant le pays même à l'encontre de ces rois. Selon sa thèse, c'est la couronne de Saint Étienne, et en son nom les ordres féodaux de Hongrie siégeant à la diète pour représenter ses intérêts identiques à ceux de la nation hongroise, qui possèdent le droit de décider si un roi règne en Hongrie de manière légitime ou non. Le livret de Révay n'était, de fait, qu'un texte parmi de nombreux pamphlets politiques à une époque où les mécanismes du système politique basé sur les réseaux des autonomies locales et aboutissant à de permanents compromis entre les rois de Hongrie habsbourgeois et la société nobiliaire hongroise étaient soigneusement élaborés par étapes au début du XVII^e siècle.⁴⁷ Son importance identitaire a toutefois survécu au contexte de sa conception et cette thèse est devenue, même bien après que l'intégrité territoriale du pays ait plus ou moins été rétablie à partir de la fin du XVII^e siècle, l'un des points de référence décisifs sur le plan de l'expression de la souveraineté nationale supra-confessionnelle à l'encontre des rois siégeant à Vienne.

Une fois la partie centrale du pays reconquise avec la victoire sur les Ottomans, se sont creusés de nouveaux clivages à fortes influences identitaires. Alors que la Hongrie, après avoir conclu un nouveau compromis politique en 1711 à l'issue de la guerre d'indépendance menée par Ferenc Rákóczi II, traverse une période pacifique notable jusqu'en 1848, elle ne recense au début du XVIII^e siècle guère plus d'habitants que sous le règne de Mathias Corvin.⁴⁸ Or, à l'issue des grands mouvements de repeuplement interne et externe, le visage ethnographique du pays a irréversiblement changé. Pourtant, les questions ethniques ne faisaient pas encore l'objet d'une grande attention, car ce qui figurait au cœur de l'activité historiographique du siècle étaient la détection et le recueil de toute sorte de manuscrits et chartes attestant les anciens droits sur les territoires reconquis. C'est au cours de cette période classique de la critique érudite que l'on a découvert toute une série de sources inédites conduisant peu à peu à la genèse d'un réseau d'hypothèses plus au moins convergentes que l'on appelle rétrospectivement le « panmagyarisme ».⁴⁹ Son développement demeurant très

⁴⁷ RÉVAY Péter, 1979 ; TESZELSZKY, Kees, 2009. Cf. ECKHART Ferenc, 1941 ; PÉTER László, 2003.

⁴⁸ KOVACSICS József, 1963, pp. 97–98, 145–151.

⁴⁹ Parmi les découvertes les plus importantes figurent : 1) l'apparition, en 1746 à la *Hofbibliothek* de Vienne, du manuscrit du notaire anonyme 2) la parution de l'ouvrage, fondé sur des livres anciens chinois, d'un jésuite

complexe, il est à retenir que son apogée a plus ou moins coïncidé avec les premiers pas effectués pour réévaluer le rôle de la langue hongroise en Hongrie, dans un pays qui constituait l'une des régions les plus polyglottes d'Europe, au milieu d'un empire lui-même assez polyglotte. Ce « panmagyarisme » se basait principalement sur les caractères énigmatiques de la langue hongroise, étant pour les contemporains apparemment « ubiquitaire » au sens temporel et aussi spatial, et sur des arguties visant l'étymologie pour en percer les mystères, et avec celle-ci ceux d'origine nationale.⁵⁰ Il semble exister plusieurs étapes, dont la première se termine avant la fin du XVIII^e siècle et dont les raisons sont multiples. L'une d'elles est certainement due à l'autorité d'August Ludwig Schlözer, figure emblématique de l'historiographie à la Göttingen. Père fondateur de l'ethnologie et spécialiste de l'histoire de l'Europe orientale et septentrionale, il n'a cessé de marteler ses convictions sur le passé des Hongrois et leurs origines d'après lesquels il classait ces derniers parmi les peuples nordiques tout en négligeant la tradition historiographique pluriséculaire sur la noble descendance orientale. Grâce à son vaste réseau d'élèves, le point de vue de Schlözer s'est rapidement ancré partout en Europe et a entraîné diverses réfutations de la part des érudits hongrois. Ces dernières ont également contribué à la célébrité croissante, à la fois savante et populaire, de la geste du notaire anonyme, car Schlözer l'avait sans ambages exclue de l'ensemble des sources fiables. Or, la réévaluation hongroise de ce récit énigmatique s'est avérée à long terme une « arme à double tranchant ». Alors qu'elle abondait, d'une part, en détails romanesques sur les hauts faits des guerriers hongrois s'emparant des territoires du futur royaume de Hongrie, la geste ne parlait point, à l'exception d'Attila, des Huns. L'autre inconvénient qu'elle présentait était la mise en scène d'une foule d'ennemis au moment de l'arrivée des Hongrois que ces derniers, en vue de réussir à dominer le territoire, devaient vaincre, convaincre (de s'associer avec eux) ou tout simplement chasser.⁵¹

orientaliste français sur l'histoire des Huns asiatiques 3) la publication des sources byzantines relatives aux faits des tribus hongroises au IX^e siècle 4) la découverte au Caucase des vestiges d'une ancienne ville nommée « Magyare » 5) la révélation au Vatican de comptes rendus de dominicains hongrois sur les Hongrois restés au bord du Volga au XIII^e siècle et 6) la publication en parallèle à Copenhague et en Hongrie d'un livre charnière en 1770 sur l'assimilation de la langue hongroise à celle des Lapons, théorie conçue par un jésuite astronome hongrois qui avait passé quelques mois parmi les Lapons arctiques. MARTINKÓ András, 1974 ; GÖRÖMBEI András, 1971 ; DOMOKOS Péter, 1998, pp. 51–57 ; SZABADOS György, 2006, pp. 175–183.

⁵⁰ HEGEDŰS József, 1966, 2003, pp. 30–66, 75–102.

⁵¹ Cet aspect de la geste ne gagnera pourtant une importance centrale que vers la fin du XIX^e siècle et davantage après 1920. À partir de ce moment, les débats relevant de l'enracinement ethnique au sens autochtone deviendront une nécessité première pour les communautés hongroises faisant désormais partie des nouveaux États-nations, fondés idéologiquement sur des mythologies d'origines aisément compatibles avec le récit du notaire anonyme médiéval. Néanmoins, les éléments de ce discours commencent à se former à partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle par les précurseurs d'une intelligentsia qui ne se sentaient plus hongrois (plus précisément magyars), tout en demeurant encore des sujets fidèles à la couronne de Saint Étienne.

C'est durant la période située entre 1790 et 1848 que mûrissent définitivement en Hongrie les prémisses conceptuelles et socioculturelles de la rédaction d'un grand récit national, successeur moderne en tous points de l'œuvre de Bonfini. Tandis que les efforts gigantesques des érudits, dont la plupart étaient des anciens Jésuites et des professeurs de lycées luthériens, ont, avant même 1790, abouti à la parution d'une série de grandes synthèses critiques sur l'histoire de Hongrie, ces œuvres se sont avérées, sur le plan du langage et stylistique, difficilement accessibles, dotées d'un contenu plat, purement événementiel et centrées sur les rois.⁵² Quoiqu'il en soit, après ces initiatives précoces, c'est à partir de 1790 que l'on commence à rédiger même en hongrois les premières synthèses sur l'histoire nationale, destinées explicitement aux femmes et aux lecteurs moins cultivés,⁵³ le niveau littéraire et méthodologique de ces livres, à quelques exceptions près, étant encore bien inférieur à celui de leurs émules latins et allemands. À force d'études universitaires et de correspondances littéraires étrangères, ainsi que d'activités incessantes de traduction en vue de rénover la langue hongroise, les premières tentatives se concrétisent vers les années 1830, aussi bien au sens langagier que conceptuel, en un futur grand récit national, posant même à l'époque des conditions institutionnelles avec l'émergence d'un véritable capital culturel à Buda-Pest.⁵⁴

Quant à son histoire préalable, nous devons mettre en avant au moins trois moments-clefs. C'est en effet grâce à un Hongrois germanophone, le romancier-historien Ignaz Aurel Fessler⁵⁵, que la première synthèse volumineuse sur l'histoire hongroise contenant des éléments du paradigme « romantique-autopoétique » prend corps, mais rédigée en langue allemande et publiée à l'étranger. Les initiatives de ce dernier seront magyarisées par l'ouvrage inachevé de son compilateur, le professeur d'histoire et académicien József Péczely, et finalement conceptualisées en tant que « philosophie de l'histoire » appliquée au passé des

⁵² Il faut encore mentionner au moins l'œuvre de vie des deux universitaires ex-jésuites György Pray et István Katona, de même que celle d'un Hongrois germanophone, Johann Christian von Engel ayant vécu et écrit à Vienne. Cf. PRAY Georgius, 1761, 1763–1770, 1801 ; KATONA Stephanus, 1778–1817 ; ENGEL Johann Christian, 1797–1804, 1813–1814. C'est alors aussi que voit le jour, sous la plume d'un historiographe de Hanovre et en tant que partie intégrante d'une série sur l'histoire universelle à la Göttingen, une synthèse de l'histoire de Hongrie en quatre tomes entre 1778 et 1782 à Leipzig, qui sera bientôt traduite en hongrois. Cf. GEBHARDI Lajos Albert, 1803.

⁵³ SZEKÉR Joákim, 1791 ; SVASTITS Ignác, 1796 ; BUDAI Ézsaiás, 1805–1812 ; VIRÁG Benedek, 1808–1816.

⁵⁴ Siècle universitaire depuis 1777, c'est notamment ici que l'on érige d'abord la bibliothèque et musée nationaux (fondés en 1802 et 1808), puis l'Académie (fondée en 1825), grâce aux contributions volontaires des aristocrates hongrois. Bien que le projet d'une académie savante ait été conçu un siècle plus tôt, il a par la suite été maintes fois repensé en tant qu'académie des lettres, des sciences ou de langue hongroise, les monarques et leur entourage ayant empêché consécutivement, en Hongrie comme partout ailleurs dans la Monarchie des Habsbourg, sa réalisation. WALDAPFEL József, 1935 ; BERLÁSZ Jenő, 1981 ; R. VÁRKONYI Ágnes, 1975 ; SZELESTEI N. László, 1989.

⁵⁵ KOSZÓ János, 1923.

Hongrois par un jeune polygraphe, Ferenc Pulszky.⁵⁶ L'artisan incontestable du grand récit national sera néanmoins un prêtre catholique aux idées fortement libérales, Mihály Horváth.⁵⁷ Outre le fait qu'il a favorisé la création en hongrois d'un langage professionnel pour le métier d'historien, son style aisément accessible et son contenu hautement démocratisé ont été les facteurs-clefs qui ont véritablement élevé au rang national son œuvre magistrale, réécrite maintes fois à trois niveaux, depuis sa première formulation en tant que manuel pour les lycéens au tout début des années 1840 jusqu'à sa version finale en huit tomes dans les années 1870. Par sa synthèse, celui-ci est même parvenu à faire enraciner un discours tout nouveau sur l'histoire hongroise, dont il a radicalement transformé les structures temporelles. Avec une prédilection pour dépister partout les facteurs du progrès et se concentrer davantage sur l'histoire contemporaine, l'essentiel de l'histoire nationale à ses yeux consistait en un déploiement successif de la liberté, dont le sommet en Hongrie a été atteint à l'ère des réformes. Dans cette perspective, les questions relatives aux origines n'ayant revêtu qu'une moindre importance, elles ont par conséquent été largement négligées, en comparaison avec les grands événements récents et les épanouissements escomptés.⁵⁸

III. Nation et enseignement de l'histoire. Les cadres institutionnels d'un enseignement national et le corpus de manuels

L'étude sur les rapports entre la genèse d'une identité nationale moderne et la mise en œuvre systématique d'un enseignement public se situe au cœur des questionnaires modernistes des *nationalismes studies*, plus particulièrement dans leur version de *Nation-building* modèle. La problématique, à cet égard, consiste surtout dans l'estimation du rôle joué par l'État dans la reproduction culturelle d'une société à travers la planification et le constant maintien des mécanismes efficaces d'un gigantesque système éducationnel. Certains théoriciens considèrent même que le trait le plus constitutif de la nationalité serait qu'un tel système éducationnel soit constitué avec la capacité d'homogénéisation culturelle engendrant

⁵⁶ Cf. FESSLER Ignaz Aurel, 1815–1825 ; PÉCZELY József, 1837 ; PULSZKY Ferenc, 1880.

⁵⁷ Né dans une famille noble appauvrie de l'*Alföld*, il devient lors de la révolution évêque puis ministre du culte et de l'enseignement public. Après la défaite, Horváth a même été condamné à mort par contumace, avant de pouvoir rentrer en Hongrie juste avant le Compromis pour y couronner sa vie en tant que parlementaire et l'un des pères fondateurs de la première association professionnelle des historiens hongrois en 1867. FENYŐ István, 1969 ; MÁRKI Sándor, 1917 ; Cf. BAÁR Monika, 2001, 2010, pp. 35–40 et *passim*.

⁵⁸ Attitude bien novatrice, surtout si l'on pense à István Horvát, homologue aîné de M. Horváth. Avec l'œuvre de vie contradictoire de ce conservateur de la bibliothèque nationale et universitaire de diplomatie et de langue et littérature hongroise, le courant du « panmagyarisme » atteint son sommet et, en même temps, son discrédit académique dès les années 1830.

continuellement l'identité nationale, du moins dans le cas des sociétés de masse ou industrielle.⁵⁹ Néanmoins, l'histoire préalable de cette liaison est moins étudiée, surtout si on la compare aux études consacrées à déceler les rapports entre l'inculcation de l'histoire et l'enracinement massif des identités nationales dont la problématique a fait couler bien plus d'encre.⁶⁰

En Hongrie, l'unification des éléments de l'infrastructure éducationnelle sous un contrôle étatique a été précédée d'une période pluriséculaire durant laquelle l'établissement, le maintien et la gestion des écoles relevaient de la gestion et des ressources des communautés et protecteurs locaux qui appartenaient, dès le XVI^e siècle, aux diverses confessions religieuses.⁶¹ C'est à partir des années 1760, et conformément aux exigences éclairées, imprégnées des arguments du droit naturel et relatives à l'idéal du « bien public », que le monarque a amorcé une intervention dans les réseaux d'enseignement confessionnels très disparates et qui avaient au cours des siècles évolués principalement grâce aux initiatives locales.⁶² La problématique de l'enseignement public, dans le cas hongrois, se situait en effet, dès le début, en rapport intime avec l'évolution et la cohabitation conflictuelles des concepts variés sur l'État et ses ressorts nationaux. C'est douze ans après la diète de 1764–1765, lors de laquelle le compromis politique usuel entre la souveraine et la classe politique hongroises a manifestement pris fin, que Marie-Thérèse a promulgué en 1777, sans aucune approbation des états féodaux mais en se référant aux lois auparavant ratifiées, un règlement général appelé *Ratio educationis*⁶³, qui concernait pour la première fois et à toutes les échelles l'ensemble des écoles de Hongrie.⁶⁴ Davantage imbu du rationalisme des Lumières, son successeur

⁵⁹ GELLNER, Ernest, 1983.

⁶⁰ Cf. WEBER, Eugen, 1976: 303–308 ; HOBBSAWM, Eric, 1983, 1990. Pour ce qui est de sa problématique en Europe centrale et orientale, voir DUCREUX, Marie-Élisabeth, 2000.

⁶¹ TÓTH Zoltán, 1991.

⁶² Avec la mort subite en 1765 du primat de Hongrie Ferenc Barkóczy, promoteur de l'unification de l'enseignement catholique, les efforts gouvernementaux se sont d'abord tournés vers l'enseignement supérieur. Fondée en 1635 par le cardinal et primat Péter Pázmány, la seule université de Hongrie qui comportait trois facultés était jusqu'alors gérée exclusivement par les Jésuites. Avec la suppression papale de la Compagnie de Jésus en 1773, un réseau entier, disposant de la moitié des écoles catholiques de Hongrie, est tombé sous la tutelle directe de l'État avec les fonds, les biens et le personnel conséquents, dont ceux de l'université. En y ajoutant en 1769 une faculté de médecine et en lui conférant ainsi le titre d'université royale, Marie-Thérèse demeure à l'initiative, même à partir de 1770, des réformes universitaires. FINÁCZY Ernő, 1899, pp. 276 –298 ; 1902, pp. 82–154.

⁶³ Élaborée à Vienne par trois hauts fonctionnaires hongrois, la *Ratio educationis* garantissait cependant largement, vis-à-vis des autres pays de la Maison d'Autriche, l'indépendance de l'enseignement hongrois, avec une structure divisée en trois niveaux (primaire, secondaire et supérieur) et des écoles hiérarchiquement superposées et surveillées à chaque niveau en cercles concentriques par des agents de l'État. Cet immense système éducationnel a été financé par les anciens fonds et biens jésuites, rebaptisés après 1780 fonds d'études, universitaire, etc.

⁶⁴ À l'exception de la Transylvanie et les Confins militaires, considérés comme parties intégrantes du Royaume de Hongrie mais soustraits à la portée de la Chancellerie hongroise (tandis que pour la première on tient à Vienne

Joseph II a tant négligé les normes juridiques hongroises qu'il ne s'est même pas fait couronner par la Sainte couronne pour se soustraire aux engagements consécutifs du serment obligatoire devant la diète. Laissant en vigueur, à quelques exceptions près, les décrets de sa mère sur l'enseignement public hongrois,⁶⁵ il a voulu cependant le plus vite possible le « germaniser », du moins quant à la langue d'enseignement dans les écoles secondaires et supérieures.

C'est en réaction à la fois symbolique et stratégique aux expériences très ambiguës de la décennie josphiniste qu'est en effet né le concept politique d'« éducation nationale » (littéralement aussi par l'apparition du syntagme *educatio nationalis*) lors de la diète turbulente convoquée juste avant la mort de Joseph II. De 1790, année charnière, jusqu'à la révolution de 1848–1849, les questions relatives à l'enseignement public n'auront de cesse de prendre part aux agendas des négociations ouvertes et cachées entre les différents organes du gouvernement (appelés alors « dicastères »)⁶⁶ et la classe politique hongroise. Jusqu'en 1848, où un ministère du culte et de l'enseignement s'installe au sein du premier gouvernement représentatif hongrois à Pest,⁶⁷ c'est toujours en raison de conjonctures politiques avec une multitude d'acteurs (dont notamment le roi et son cabinet le plus restreint à Vienne, les dicastères, la diète avec ses chambres haute et basse, de même que les états féodaux avec leurs réseaux d'autonomies locales) que la configuration de l'« éducation nationale » évolue.⁶⁸ Tandis qu'au début c'est grâce à la diète de 1790–1791 que l'on garantit l'autonomie d'enseignement aux écoles protestantes et orthodoxes (par les lois XXVI et XXVII de 1791) et que l'on constitue même une députation spéciale pour des œuvres prélegislatives à des fins éducationnelles et culturelles (*regnicolaris deputatio litteraria*,

une Chancellerie transylvaine à part depuis 1691, les deuxièmes sont dirigés dès leurs débuts au XVI^e siècle directement par la *Hofkriegsrat*).

⁶⁵ C'est Joseph II qui fait déménager en 1784 l'université de Buda à Pest et ordonne aux Juifs d'établir des écoles publiques. C'est depuis également que toutes les écoles en Hongrie sont ouvertes aux élèves juifs (décret royal ratifié par la Diète sous la loi XXXVIII de 1791). Prenant exemple sur sa mère, il instaure en 1781 pour la Transylvanie, sous le nom de *Norma regia*, un règlement scolaire général, qui s'est avéré cependant pédagogiquement moins novateur que la *Ratio education* de 1777. KORNIS Gyula, 1927, I, pp. 43–51.

⁶⁶ Le dicastère spécialisé dans la gestion de l'enseignement, renfermant une commission d'études (*Comissio Studiorum*), était le Conseil de lieutenance (*Consilium locumtenentiale regium*) que Joseph II a déplacé en 1784 de Presbourg à Buda. Ses décisions étaient cependant surveillées et parfois altérées par la Chancellerie aulique de Hongrie, siégeant à Vienne et secondée par la commission d'études autrichienne (*Studienhofkommission*), excès de compétences royales qu'après 1825 les « diètes réformatrices » ont vivement critiqué.

⁶⁷ Ce ministère n'aura tout de même pas le temps de réaliser ses projets réformateurs pendant la révolution. La liberté d'enseignement et d'études a pourtant été votée (loi XIX de 1848) et même un congrès national d'enseignement, sur les initiatives citoyennes, a été en juin 1848 convoqué, auquel tous les acteurs de la sphère éducationnelle de Hongrie, indifféremment des affiliations confessionnelle et institutionnelle, ont participé. Les travaux entamés seront repris après le Compromis, de plus dans des cadres similaires et dirigés par le même ministre, le baron József Eötvös.

⁶⁸ BÉNYEI Miklós, 1994.

siégeant entre 1791 et 1793), c'est ensuite la volonté royale qui prévaut,⁶⁹ ce surtout après 1830, les interventions gouvernementales ne pouvant plus emboîter le pas aux initiatives civiques multipliées.⁷⁰

Le point le plus délicat de l'autodétermination sur l'« éducation nationale » en Hongrie concerne cependant la langue de l'enseignement, étroitement liée à la langue d'État et sa problématique assez complexe. À l'aube des premières réformes d'éducation, la langue de l'administration, des lettres et de l'enseignement demeure encore incontestablement le latin, avec néanmoins déjà la reconnaissance, par les artisans de la *Ratio* de 1777, du rôle civilisateur de l'allemand et du droit des langues vernaculaires dans les écoles primaires (dites *scholae nationales*), dont le hongrois, qui n'est alors qu'une langue parmi six autres. Les changements surviennent sous Joseph II, qui souhaite uniformiser la langue d'administration de son empire entier ; celui-ci par conséquent ordonne en 1784, même pour la Hongrie et tous les pays y étant « annexés » (comme la Transylvanie, la Croatie, etc.), l'allemand comme seule langue d'administration et d'enseignement, sauf dans les écoles primaires. Voilà donc les antécédents des six lois de langue, ratifiées entre 1791 et 1844 par les diètes successives, et grâce auxquelles le hongrois est progressivement introduit dans la langue d'administration et d'enseignement.⁷¹ Cependant, le lent processus visant à magyariser la vie politique et culturelle de Hongrie n'est pas sans contradiction et du reste très difficile à schématiser. Sous le règne de Joseph II, les premiers intellectuels ayant écrit en langue hongroise étaient de fervents défenseurs de l'empereur, y compris, et paradoxalement, dans le souci de propager la langue allemande, dans la mesure où ceux-ci la considéraient comme un véhicule approprié pour les habitants de Hongrie à se cultiver, secondant même leurs propres efforts pour

⁶⁹ Surtout grâce à la promulgation, sans approbation de la diète, de la nouvelle *Ratio educationis* en 1806, qui reste en vigueur jusqu'en 1849. Elle a été élaborée, calquant mais remaniant dans un esprit conservateur la première *Ratio*, par l'un des membres de la députation littéraire de 1791, l'ancien jésuite György Szerdahelyi, professeur d'esthétique à l'université de Pest.

⁷⁰ L'« ère des réformes » et ses prémisses temporelles abondent en initiatives civiques, dont peuvent être mentionnées, à titre d'exemple, la première école normale d'agriculture (fondée en 1797) ou la première école maternelle (fondée en 1828) et l'Association pour la propagation des écoles maternelles en Hongrie (établie en 1836 et grâce à laquelle 89 maternelles ont été fondées jusqu'en 1848). Pour contrebalancer et canaliser en quelque sorte les exigences de plus en plus nationalistes, le gouvernement établit en 1846 à Pest une « école polytechnique » (pourtant de niveau secondaire, au lieu d'une grande école et des multiples *Realschulen* réclamées) et édicte une « troisième » *Ratio educationis* en 1845, ne touchant cependant qu'aux écoles primaires dont la fréquentation est prolongée à cinq années (les deux premières étant devenues obligatoire pour tout enfant âgé de 6 ans).

⁷¹ Néanmoins, même la loi II de 1844, intitulée « Sur la langue et la nationalité hongroises », ne change pas la langue d'office à la Chancellerie et Chambre auliques de Hongrie et celle de l'administration et des écoles des Confins militaires, utilisant l'allemand, de même que la langue d'enseignement en Croatie et Slavonie et celle des écoles gérées par les églises orthodoxes, utilisant leurs langues vernaculaires. De plus, la loi laisse un délai pour magyariser l'enseignement dans les 17 écoles secondaires où la plupart des élèves ne sont pas de langue hongroise. Après 1849, le processus visant à magyariser l'enseignement sera relayé par celui de germanisation avant de le reprendre après le Compromis austro-hongrois.

réformer la langue hongroise.⁷² C'est à l'issue de l'échec des tentatives joséphinistes que se crée la première alliance entre cette intelligentsia magyarisante et la majorité des députés à la diète de 1790–1791.⁷³ Il convient néanmoins de distinguer les attitudes diverses quant au hongrois en tant que langue d'administration et celle de l'enseignement⁷⁴ en écartant la formulation sur les avis contemporains concernant le futur rôle du hongrois à jouer en Hongrie, les jugements fortement simplificateurs de type « progressifs vs rétrogrades » ou « nationalistes vs tolérants ».⁷⁵

Hormis la fondation de l'enseignement public, c'est également grâce à la *Ratio educationis* de 1777 qu'est introduit partout dans les écoles du royaume l'enseignement obligatoire de l'histoire de Hongrie. Au début, et ce dès le milieu du XVII^e siècle, l'enseignement de l'histoire universelle s'est effectué, du côté protestant et surtout grâce aux transferts culturels allemand, suisse et hollandais, de manière disparate, puis à partir des années 1710, celui de l'histoire de Hongrie a été appliqué dans les écoles supérieures, mais plusieurs décennies ont passé avant qu'elles soient toutes deux enseignées dans les écoles secondaires. Quant aux écoles catholiques, les deux congrégations enseignantes majeures, Jésuites et Piaristes, ne commencent à enseigner l'histoire (d'abord universelle, puis hongroise) qu'à partir du milieu du XVIII^e siècle.⁷⁶ Mais avec l'avènement des réformes éclairées de la *Ratio*, c'est l'histoire

⁷² Cf. GRÜNWALD Béla, 2001, pp. 349–355.

⁷³ C'est alors que l'on ratifie les deux premières lois de langue sur l'enseignement du hongrois comme matière facultative, puis comme matière obligatoire dans les écoles supérieures. Le fait que l'engouement pendant la diète de 1790–1791 pour les usages vestimentaires hongrois aille de pair avec celui pour la cause de la langue montre bien qu'à l'époque, celle-ci a plutôt été comprise par la majorité de l'élite politique hongroise comme l'un des signes représentant les caractères nationaux et non encore comme un moyen de communication ou le noyau *primordial* de la nationalité.

⁷⁴ Quant à la première, c'est grâce à la troisième loi sur la langue (loi III de 1805) que la vie politique commence à se magyariser par comitats, unités locales d'autogestion nobiliaire. Le gain de terrain du hongrois dans les écoles avant 1844 peut être segmenté en trois phases. C'est à partir de 1806 qu'il succède à l'allemand, figurant en deuxième position après le latin. Ensuite, c'est à partir de 1819–1820 que la langue et la littérature hongroises en tant que matières obligatoires sont définitivement introduites dans toutes les écoles secondaires. Enfin, à partir de 1832, les histoires bibliques, les mathématiques et l'histoire de Hongrie seront enseignées désormais en hongrois. MÉSZÁROS István, 1985.

⁷⁵ Alors que ceux qui critiquaient le plus la magyarisation de la vie politique réclamaient le plus celle de l'enseignement, surtout les habitants des régions de Haute Hongrie et de Croatie-Slavonie. De plus, figuraient parmi les opposants à la magyarisation administrative autant d'étrangers, vivant surtout à Vienne et éprouvant de la répugnance pour le renouveau culturel hongrois, que de Hongrois, vivant à Vienne et en Hongrie, et même favorisant cette renaissance linguistique. En outre, parmi ces derniers, se trouvaient autant de personnages politiques conservateurs, défenseurs de la latinité politique « supranationale » que d'individus appartenant à la stratégie « modernisatrice de structures », ennemis non moins intransigeants du régime anachronique lié à ce latinisme conservateur. SZEKFŰ Gyula, 2002, pp. 317–320 et *passim* ; KORNIS Gyula, 1927, I, pp. 181–183 et *passim*.

⁷⁶ BALASSA Brunó, 1929. À l'université, l'histoire n'est enseignée qu'à partir de 1753. D'abord, c'est la chaire d'histoire ecclésiastique qui s'installe, se transformant, entre 1770 et 1774, en chaire d'histoire ecclésiastique et universelle. Ensuite, à partir de 1774, on établit une chaire distincte pour l'histoire universelle et hongroise, puis trois autres, dès 1777, pour l'histoire de la Hongrie et pour les « sciences auxiliaires » (c'est-à-dire la diplomatie et l'héraldique, la numismatique et l'archéologie). Alors qu'entre 1784 et 1806 l'enseignement universitaire de

nationale, enseignée obligatoirement en cercles concentriques à partir des écoles primaires des centres régionaux (nommées *scholae normales*) jusqu'à l'université, qui prédomine désormais sur les études historiques dans les écoles de Hongrie, afin d'y éduquer « des citoyens loyaux et sujets fidèles portant à cœur vertu et patrie », ⁷⁷ objectif en outre assidûment suivi par les écoles protestantes, bien qu'elles rejettent, en vertu de leur autonomie culturelle, les *Ratios*.

L'un des points les plus faibles de la *Ratio* de 1777 demeure cependant celui relatif à la question des manuels scolaires. ⁷⁸ S'agissant des bréviaires visant à enseigner l'histoire de Hongrie, la première *Ratio* ne peut qu'anticiper leur rédaction, souhait qui ne se réalisera qu'après 1800. ⁷⁹ Pourtant, si l'on regarde de près la problématique des textes utilisés selon toute apparence dans les écoles hongroises avant 1848, se dégage alors une situation bien plus complexe. ⁸⁰ C'est donc à travers les investigations multipliées que nous sommes parvenus, conformément aux intérêts spécifiques à la présente thèse, à constituer un massif corpus de manuels scolaires à partir desquels l'histoire de Hongrie a vraisemblablement été enseignée avant la révolution. ⁸¹

Ce corpus, dont l'ambition est de comprendre tous les manuels traitant de l'histoire de Hongrie imprimés, même avant 1848, en langue hongroise et utilisés dans les écoles ou par des préceptes, est constitué de 129 pièces, dont 107 que nous avons pu saisir entre nos mains. ⁸² Ces manuels ont été écrits, à deux exceptions près, par 17 auteurs identifiables et leur parution se classe selon une répartition chronologique très inégale. ⁸³ Bien que la *magyarité*

l'histoire de Hongrie est suspendu, après les réformes de 1826–1827, elle devient matière obligatoire pour tout étudiant. SZENTPÉTERY Imre, 1935, pp. 163–165 ; MUSZKA Erzsébet, 1974.

⁷⁷ *Ratio educationis*, 1777 (art. 121).

⁷⁸ Il n'existe alors aucun mot précis pour désigner les manuels. On les nomme tantôt *libri*, tantôt par des périphrases (comme *libri ad studiorum et scholarum materias pertinentes*, *libri institutionum literarium* ou bien *libri scholarum vernacularum usibus destinati*). Il semble que ce soit grâce à la *Ratio* de 1806 que le terme les désignant devienne *liber institutionum*. MÉSZÁROS István, 1981, p. 400. Quant à son équivalent en hongrois (*tankönyv*), ce mot ne figure même pas dans le discours pédagogique d'avant 1848.

⁷⁹ C'est en 1801 qu'apparaît enfin l'ouvrage en trois tomes de l'érudite historiographe royal (Pray, Georgius 1801), dont l'utilisation est prescrite par la *Ratio* de 1806 dans toutes écoles où l'on donne des cours sur l'histoire de Hongrie, soit à partir des études primaires jusqu'aux promotions universitaires.

⁸⁰ Il convient d'abord de distinguer, souvent au cas par cas, les livres d'histoire des manuels scolaires d'histoire proprement dits, rédigés à des fins spécifiquement didactiques-pédagogiques. De plus, nous devons garder à l'esprit qu'à cette époque l'enseignement s'effectuait encore bien des fois à travers des manuscrits. Et n'oublions pas de surcroît que les preuves étaient en général insuffisantes pour vérifier s'il s'agissait vraiment de tel ou tel manuel dont le texte était effectivement ou non enseigné par les professeurs dans les salles de classe.

⁸¹ Pour y arriver, nous avons tenté de puiser dans toutes les sources accessibles en explorant les grandes bibliothèques de Budapest, dont celle spécialisée dans la littérature pédagogique, ainsi que tous les catalogues, répertoires, monographies et articles spécifiques relatifs au sujet. Cf. BÍRÓ Sándor, 1960 ; FEHÉR Erzsébet, 1995.

⁸² Il s'agit en effet de plusieurs corpus, car nous avons aussi suivi l'itinéraire postérieur de tous les éléments du corpus de base, qui s'élargit ainsi à 204 pièces, jusqu'à leurs ultimes impressions qui ont eu lieu, dans le cas de certains manuels, dans les années 1890.

⁸³ Tandis que les manuels de cinq auteurs n'ont été imprimés qu'une seule fois, il existe également des « auteurs-vedettes » avec des manuels comportant 66 et 16 éditions. La moyenne d'impression est d'ailleurs entre trois et

soit l'un des traits les plus pertinents de démarcation du corpus, nous y avons pourtant incorporé les parutions en langues « étrangères » de tous les manuels qui ont été également imprimés avant 1848 en traduction hongroise.⁸⁴ L'ensemble des manuels, à une exception près, porte sur l'histoire de la Hongrie jusqu'au présent⁸⁵ et trois d'entre eux dépassent le cadre de l'histoire nationale.⁸⁶

En étudiant leurs lieux de parution, deux aspects se profilent successivement. D'un côté, la translation graduelle de la capitale culturelle et, de l'autre, la centralisation culturelle qui avantage conjointement Pest, noyau dur de la future capitale politique hongroise.⁸⁷ Enfin, nous pouvons distinguer les manuels de type « anciens régime » de ceux qui trouveront leur âge d'or avec l'avènement de l'ère post-révolutionnaire.⁸⁸

En vue d'ébaucher les traits prosopographiques des auteurs du corpus, on peut résumer qu'en petite majorité, ils appartiennent à l'église catholique.⁸⁹ La plupart d'entre eux sont nés

six par auteur. Quant à l'évolution de leur apparition par décennies, on peut constater que l'augmentation est quasi homogène (avec deux de plus pour chaque décennie) entre 1770 et 1820, ensuite se produisent deux grandes montées de courbe (23 parutions entre 1820 et 1830, puis 46 entre 1840 et 1848 contre 11 entre 1810 et 1820 et 30 entre 1830 et 1840).

⁸⁴ 16 des 127 publications d'avant 1848 ont été éditées en latin (12 pièces) ou en allemand (4 pièces). Pour ce qui est des deux manuels bilingues du corpus, il est également à retenir que contrairement au piariste Móric Schirkhuber, qui cesse de rédiger les versions latine-hongroise après 1840, les manuels du juif Salamon Neumann paraissent, jusqu'à leur version finale en 1893, invariablement sous format allemand-hongrois. En comparant les versions hongroises et non-hongroises d'avant 1848 avec celles d'après 1848 (6 parutions sur 69), on peut constater qu'après la révolution la traduction s'opère dans le sens inverse : désormais, ce sera toujours la version hongroise qui sera traduite en allemande, contrairement à la situation prérévolutionnaire où l'on traduisait en hongrois des éditions originales latine et allemande dans le cas des manuels de Glycer Spányik et de Gottfried T. Schröer.

⁸⁵ C'est à cause de l'ergotage censorial que József Péczely n'a pu rédiger le deuxième volet de son manuel, relatant les événements d'après 1526 (dont la partie parue fait néanmoins près de 700 pages).

⁸⁶ Tandis que le manuel du calviniste transylvain Ferenc Csorja comprend également l'histoire universelle, ceux du calviniste István Losontzi et du luthérien Pál Edvi Illés sont des manuels pluridisciplinaires. Le premier, qui s'intitule « Miroir triptyque de l'Écriture sainte, la géographie et l'histoire de la Hongrie et la Transylvanie », n'est pas seulement l'élément rédigé le plus tôt, il est aussi celui du corpus le plus fréquemment réédité (avec environ soixante-dix réimpressions entre 1773 et 1868) et dont le contenu a été multiplié maintes fois durant les décennies pour devenir une « encyclopédie » familiale dans les années 1840. Le deuxième, lauréat d'un concours académique, est à la fois un manuel, un livre de lecture et un précis de 13 matières pour les instituteurs.

⁸⁷ Alors que la plus grande partie (8 sur 15) des manuels d'avant 1800 paraissent encore à Presbourg, dans la période située entre 1800 et 1848 leur majorité (52 sur 119) sera déjà imprimée à Pest. En opposition avec les 14 lieux de parution d'avant 1848, les manuels ne sont imprimés (du moins concernant les éléments du présent corpus), à une seule exception près, qu'à Pest ou Buda après la révolution. Il est néanmoins à remarquer que sur le plan des éditeurs (qui sont à l'époque des typographes, des relieurs et des libraires), le monopole de l'Imprimerie universitaire, garanti par les *Ratios*, n'a pas prévalu, car les éléments du corpus ont été imprimés par une quarantaine d'éditeurs (seuls 6 manuels ont été tirés avant 1848 par l'Imprimerie universitaire).

⁸⁸ Néanmoins, même les 8 auteurs dont les manuels seront imprimés après 1848 peuvent être divisés en deux catégories. Alors que les manuels de ceux appartenant au premier groupe (rédigés par I. Losontzi et les catholiques Pál Bedeő et M. Schirkhuber) sont plutôt parus avant la révolution, ceux des autres auteurs deviennent surtout à la mode après 1848, dont les manuels de deux catholiques (Mihály Horváth et Elek Peregrinyi), de deux luthériens (Endre Dierner et János Rajcsányi) et du juif S. Neumann.

⁸⁹ En réalité, il ne s'agit que d'une majorité très relative si l'on additionne le nombre de tous les non-catholiques : contre 7 auteurs catholiques, se trouvent notamment 5 calvinistes, 4 luthériens et 1 juif. Il peut être constaté qu'avant 1800, ce ne sont que des Calvinistes qui rédigent des manuels d'histoire de Hongrie en hongrois, tendance perdurant jusqu'aux années 1830. Au début de l'ère des réformes, c'est dans une proportion

dans la partie occidentale du pays⁹⁰ et tous ont occupé, du moins temporairement, des fonctions dans l'enseignement en tant que précepteur ou professeur.⁹¹ Quant à leur statut juridique, presque tous sont issus soit de familles privilégiées (nobiliaire, citadine dans une ville franche royale, etc.), soit se sont eux-mêmes procurés un privilège équivalent en s'élevant parmi les *honoratoris*.⁹² Tandis que la plupart des auteurs protestants ont dû compléter leurs études supérieures à l'étranger (et surtout en Allemagne), faute d'université protestante sur place, 4 sur 6 auteurs catholiques, tous des *domidocti*, ont fini par devenir soit curés, soit prêtres enseignants. Des deux côtés, certains seront avec le temps promus directeur d'école ou recteur, voire élus à l'Académie, en tant que membre à titre honorifique, permanent ou associé.⁹³ Parmi ces 17 auteurs, deux voient la césure révolutionnaire les nommer parlementaires (M. Horváth et M. Tánicsics), puis réfugiés, et l'un sera promu universitaire en pédagogie et conseiller ministériel (E. Peregrinyi). Seules quatre personnes seront effectivement reconnues par leurs contemporains comme historiens : les catholiques Glycér Spányik et Mihály Horváth⁹⁴ et les calvinistes Ézsaiás Budai et József Péczely,⁹⁵ tous auteurs de manuels destinés à l'usage des études supérieures.

égale que figurent des auteurs de manuels d'histoire de la Hongrie magyarisant calvinistes, luthériens et catholiques, puis, après 1840, se trouvent alors trois auteurs catholiques contre deux luthériens, un juif et aucun calviniste. Si l'on observe de plus près, sans aucune contrainte linguistique, thématique et bibliographique, les 44 auteurs de manuels hongrois d'avant 1848, la tendance cependant s'inverse : la prépondérance quantitative catholique (qui est la plus évidente entre 1800 et 1830) prend fin vers 1840 pour céder sa place à la prédominance protestante.

⁹⁰ Les autres sont nés dans la Haute Hongrie (4 personnes), l'*Alföld* (2 personnes) et en Transylvanie (1 personne).

⁹¹ Avant l'introduction de l'éducation professionnelle en Hongrie, qui n'est survenue qu'après 1848, les professeurs d'histoire étaient chargés d'enseigner une multitude de matières diverses. Tandis que l'exigence d'enseigner tout en étant encore étudiant faisait partie intégrante de la formation générale dans les écoles protestantes, c'est surtout parmi les auteurs catholiques qu'ont été recrutés des précepteurs auprès des familles aristocrates, dont les élèves deviendront parfois des acteurs politiques importants de l'Autriche-Hongrie comme par exemple le comte Gyula Andrassy ou Béni Kállay (futur ministre des finances et gouverneur de Bosnie).

⁹² Statut honorifique accordé aux roturiers qui se sont ennoblis en raison de leur profession ou leur degré d'instruction. VÖRÖS Károly, 1983, pp. 596–597. Le seul auteur de manuel né dans une famille paysanne est le catholique Mihály Tánicsics qui sera, à cause de ses positions politiques radicales, fait prisonnier avant même la révolution.

⁹³ Budai, docteur *honoris causa* en théologie de l'université de Göttingen, a été élu dans le comité composé de onze personnages pour élaborer les statuts de l'Académie avant d'être élu parmi ses membres honorifiques. La section d'histoire de l'Académie a élu parmi ses membres associés puis permanents J. Péczely et M. Horváth, celle de philosophie parmi ses membres associés P. Edvi Illés et J. Peregrinyi, ceci, avant 1848.

⁹⁴ Horváth a été l'élève de Spányik au lycée de Vác, mais, contrairement à lui, n'est devenu ni prêtre enseignant chez les Piaristes, ni directeur de lycée et censeur à Buda. C'est en tant que censeur au Conseil de lieutenance que Spányik critiquera sévèrement les manuels de Horváth. Les manuels et ouvrages, présentés au concours, de Horváth seront également critiqués par le censeur E. Peregrinyi et l'académicien J. Péczely.

⁹⁵ J. Péczely, fils d'un homme de lettres magyarisant célèbre et pasteur calviniste, a été l'élève de É. Budai dont il sera le successeur en tant que recteur et professeur d'histoire au collège calviniste de Debrecen. (Par collège, on entend, dans le contexte calviniste, des écoles complexes réunissant des classes depuis le niveau primaire jusqu'à celui des études supérieures.) Tout comme Budai, avec qui il était même apparenté, Péczely a parachevé ses études supérieures à Göttingen, mais, contrairement à lui, n'a pas enseigné la théologie et ne s'est pas fait élire évêque calviniste. Cf. BORZSÁK István, 1955.

Faute d'études spécialisées en la matière, ce n'est qu'à travers l'exemple des deux écoles secondaires de Pest que nous pourrions en quelque sorte dresser l'ébauche, en nous appuyant sur nos propres recherches effectuées dans les archives, de la problématique de l'usage contemporain des manuels. Dans la capitale culturelle de Hongrie, deux écoles secondaires existaient avant la révolution : le lycée des Piaristes et celui des Luthériens. Alors que l'école catholique, plus ancienne, jouissait d'une véritable renommée pour son rôle magyarisateur dans une ville fortement germanophone,⁹⁶ l'école luthérienne, fondée plus tard, a maintenu un trilinguisme dans la pratique, avec une *Conversationsprache* allemande,⁹⁷ même jusqu'au début des années 1840. Pourtant, si nous examinons la composition confessionnelle de leurs étudiants, leur attitude spécifique vis-à-vis de l'usage de la langue hongroise et les manuels effectivement utilisés en classe, les écarts auparavant significatifs entre ces deux écoles deviennent, juste avant 1848, quasi négligeables. Ce qui nous frappe le plus sur le plan de l'usage des manuels, est que les professeurs du lycée luthérien se procurent même, vers la fin des années 1840, des manuels écrits par des auteurs catholiques, voire juif (y compris les manuels de M. Horváth, M. Táncsics et S. Neumann).⁹⁸

IV. Discours national et textualité des manuels

La problématique du discours national dans les écoles d'avant 1848 peut être abordée de manières diverses. L'une d'elles consiste évidemment en l'étude portée sur sa manifestation à travers les caractéristiques textuelles des manuels. Par intérêt pour ces « caractéristiques textuelles », nous entendons tout d'abord l'examen de leurs paratextes,⁹⁹ c'est-à-dire les

⁹⁶ Fondé en 1717, on y enseigne dès 1752 l'histoire de la Hongrie et la langue hongroise (langue d'enseignement même pour les cours de philosophie de 1777 à 1784, date où ils seront interdits par Joseph II). Le personnel enseignant a toujours abondé en professeurs qui ont tenté de conjuguer les sciences avec l'ardeur patriotique (pendant la révolution beaucoup d'entre eux rejoindront à la garde nationale). TAKÁTS Sándor, 1895.

⁹⁷ Fondé en 1798 comme école primaire, il n'est devenu lycée qu'après 1823. Ses élèves étaient recrutés parmi trois couches sociales distinctes : la noblesse hongroise citadine bilingue, la bourgeoisie allemande ou germanophone et la population ouvrière slovaque. À côté du lycée, la communauté luthérienne de Pest maintenait une école primaire slovaque, ainsi qu'une école de filles. La ferveur « magyarisatrice » au lycée débutera avec le directeur Lajos Tavasy (appelé jusqu'en 1846 Teischengräber) : cet adepte de Pestalozzi a été le rédacteur avant 1848 de la première revue pédagogique hongroise et l'organisateur des premiers congrès protestant puis national d'enseignement de la Hongrie. HITTRICH Ödön, 1923 ; KOCH István, 1927.

⁹⁸ Dans l'instruction de leurs programmes étaient par ailleurs prescrits le manuel d'E. Dierner, côté luthérien, et le manuel de M. Schirkhuber, côté catholique, tous deux enseignant avant 1848 dans ces lycées de Pest. (Chez les Piaristes, on enseignait également par prédilection les manuels de M. Horváth, qui ont cependant été complètement écartés après la chute de la révolution.)

⁹⁹ Le terme a été inventé par G. Genette pour désigner le « champs de relations [...] qui est sans doute un des lieux privilégiés de la dimension pragmatique de l'œuvre, c'est-à-dire de son action sur le lecteur » et sous lequel il subsume les « titres, sous-titres, intertitres ; préfaces, postfaces, avertissements, avant-propos, etc. ; note

« accessoires » aussi bien textuels que figuratifs des manuels dont l'interprétation nous semble d'une pertinence particulière pour circonscrire et dépister les axes du discours national pédagogique dans la Hongrie pré- (et dans le cas de certains manuels même post-) révolutionnaire. Avant d'entamer dans le chapitre suivant l'étude systématique des récits de manuels, nous nous arrêterons sur les articulations implicites ou explicites des discours identitaires contemporains (plus exactement sur leur émulation évidente ou sous-jacente). Ceux-ci s'étudient à travers les titres, épigraphes, préface ou avant-propos, citations et autres intertextes,¹⁰⁰ notes et illustrations, qui ont largement présenté dans leur contexte et rendu intelligible d'une manière ou d'une autre les récits des premiers manuels de langue hongroise pour leurs lecteurs effectifs, potentiels et supposés.

Dans l'intitulé de leurs manuels, outre l'histoire,¹⁰¹ les 17 auteurs du corpus utilisent régulièrement quatre mots : les Hongrois, la Hongrie, la nation et la patrie. Alors qu'avant 1848, ce sont les Hongrois, après 1848 c'est définitivement la Hongrie¹⁰² qui est le plus couramment utilisé en tant que titre de manuel (à l'exception des manuels bilingues ou de ceux traduits de versions originales latine ou allemande, leurs titres étant magyarisés d'après des dénominations telles que *Geschichte Ungarns / von Ungern* ou *Historia Regni Hungariae*). En recoupant toutefois les définitions introductives, auxquelles 7 auteurs sur 17 procèdent, avec les pratiques effectives de l'intitulé des manuels, nous pouvons constater que même dans les cas où ils octroient des titres du type « Histoire de la Hongrie », les auteurs se hâtent d'explicitier par des mots préliminaires qu'ils ont pour but de traiter l'histoire « des Hongrois »,¹⁰³ et pas seulement celle de ses rois, dont l'obligation a été consignée en détail pour le reste par les *Ratios*.

marginales, infrapaginales, terminales ; épigraphes; illustrations; prière d'insérer, bande, jaquette, et bien d'autres types de signaux accessoires, autographes ou allographes, qui procurent au texte un entourage (variable) et parfois un commentaire, officiel ou officieux [...]. GENETTE, Gérard, 1982, p. 9.

¹⁰⁰ Le terme « intertexte » est aussi utilisé dans le sens fourni par Genette : « Je le définis pour ma part, d'une manière sans doute restrictive, par une relation de coprésence entre deux ou plusieurs textes, c'est-à-dire, eidétiquement et le plus souvent, par la présence effective d'un texte dans un autre. » GENETTE, Gérard, 1982, p. 8.

¹⁰¹ En effet, avant 1848 nul n'emploie le mot *történelem*, néologisme apparu pour la première fois en 1842, mais n'étant utilisé pour appréhender le concept moderne de l'histoire au sens du mot *Geschichte* en collectif singulier qu'après 1850, à la place duquel on écrit encore *história* ou *történet* (« histoire » au sens du mot anglais *story*) ou *történetek* (« histoires »).

¹⁰² Pour nommer le pays, on utilisait également en tant que synonyme le mot « patrie » ou le néologisme de *Magyarhon* (« patrie hongroise »). Si l'on voulait souligner les différences administratives entre la Hongrie restreinte et celle incluant les « pays annexés », on employait, dans le dernier cas, l'expression d'« Empire hongrois ».

¹⁰³ L'unique exception à cet égard est le manuel d'E. Peregrinyi, dont l'introduction s'emploie même à définir le concept de la « patrie » qu'il dépeint comme une association pragmatique des « citoyens » au sens du droit naturel du XVIII^e siècle (concept auquel les *Ratios* se sont renvoyées aussi). Cette idée d'un patriotisme abstrait et purement rationnel a été largement propagée par les innombrables parutions entre 1797 et 1847 du livre officiel de lecture bilingue (allemand-hongrois), destiné à l'usage des écoles primaires municipales.

Environ la moitié des auteurs placent des épigraphes en tête de leurs manuels. Elles sont tirées de textes hongrois, latins/grecs ou allemands et peuvent être rassemblées en trois groupes : maximes tirées 1) d'auteurs antiques 2) d'hommes de lettres allemands ou 3) de poètes hongrois contemporains. Outre les phrases purement pédagogiques, la plupart de ces épigraphes proclament soit l'importance de l'histoire nationale, soit des valeurs patriotiques. Leur usage est en réalité très sensible aux changements politiques et semble toujours s'adapter aux attentes des lecteurs présumés, fait assez évident dans deux cas particuliers. Tandis que les épigraphes choisies par les éditeurs des variantes tardives du « Miroir triptyque » s'ajustent étroitement aux conjonctures politiques, les manuels bilingues du seul auteur juif comprennent des exergues qui semblent diverger en fonction des langues d'usage.¹⁰⁴

Ce sont, en général, à travers les préfaces et avant-propos que la raison d'être des manuels peut être commodément exposée. Ceci étant, moins de la moitié des auteurs profitent de cette occasion. Pour ce qui est des remarques préliminaires patriotiques, la majorité s'oriente vers la cause de la langue hongroise. Sur ce point, certains se restreignent à des formulations pragmatiques, d'autres célèbrent la promotion du hongrois grâce aux lois récemment ratifiées ou encore réfléchissent même, à propos de la langue nationale, sur des questions métalinguistiques. Contrairement aux épigraphes, très peu de manuels offrent néanmoins une préface reflétant un sentiment patriotique.¹⁰⁵

Au lieu de développer une pensée propre, il est fréquemment fait recours à des notes et citations, qui offrent des renseignements complémentaires et des messages chiffrés à travers les mots d'autrui. Quant aux notes, 10 auteurs sur 17 en font usage. Outre celles purement philologiques ou érudites, quelques unes relèvent de la sémiotique émotive ou phatique à valeur hautement symbolique. Ces dernières renvoient tantôt à des textes littéraires, tantôt à des ouvrages historiques. De ces deux cas, les variantes tardives du « Miroir triptyque » regorgent d'exemples : pour condamner la dissension nationale, on utilise des maximes

¹⁰⁴ Alors que la première page du texte allemand des manuels de S. Neumann est ornée d'une citation tirée de *Wilhelm Tell*, drame historique de F. Schiller, celle de la partie hongroise est introduite par les vers d'un poème du poète de référence du romantisme hongrois, Mihály Vörösmarty. Le choix schillerien prêche un patriotisme purement abstrait, celui de Vörösmarty est l'expression marquée d'un patriotisme hongrois « existentiel » proclamant qu'il n'y a de place pour un Hongrois nulle part ailleurs qu'en Hongrie, lieu où il se doit de vivre ou mourir irrévocablement. Par ailleurs, dans les années 1850, ces épigraphes seront également enlevées.

¹⁰⁵ Sur ce point de vue excelle l'avant-propos démesuré d'un manuel catholique paru une seule fois au beau milieu des guerres napoléoniennes, en 1810, dont la rhétorique exhibe un patriotisme flamboyant se référant constamment aux exploits des ancêtres et aux obligations envers eux et la patrie.

poétiques amèrement autocritiques¹⁰⁶ et pour afficher un nationalisme arrogant vis-à-vis des « étrangers internes », on se conforte par des arguments d'historiens.¹⁰⁷

Hormis ces références en notes infrapaginales, c'est par l'insertion directe d'extraits poétiques dans les textes de manuels¹⁰⁸ que l'on peut davantage mobiliser les sentiments nationaux des lecteurs écoliers/étudiants. Tel est le cas surtout des manuels rédigés par E. Dierner pour les étudiantes qui en font un usage tendanciel. L'analyse de son emploi des intertextes poétiques permet de percevoir les contours d'une structure bien arrangée, qui se concentre sur le thème tripartite de la prise du pays par les Hongrois conquérants, de la défense nationale réussie et celle qui a finalement échoué contre les Turcs. Hormis cette couche sémantique événementielle d'intertextes utilisés par Dierner, les auteurs qui mobilisent les allusions morales mettent surtout en avant les exigences du consensus national et du dévouement patriotique tout en soulignant le rôle de la mémoire collective pour la postérité et en dénonçant l'amnésie nationale. Alors que Dierner se tourne vers les exemples du passé en vue du présent et davantage d'un avenir prometteur, les extraits poétiques figurant dans les versions tardives du « Miroir triptyque » sont beaucoup plus centrés sur l'actualité politique. Il s'agit entre autres de la « liberté hongroise » contre la supériorité numérique des Slaves¹⁰⁹ et la loyauté envers la langue des ancêtres, après celle envers le roi et la patrie, qui sont particulièrement accentuées.¹¹⁰

Outre les épigraphes, ce sont les intertextes disposés à la fin des textes des manuels qui conservent un potentiel de persuasion le plus marqué et dont usent 6 auteurs sur 17. Sur ce plan deux catégories peuvent se distinguer : 1) celle des extraits de poèmes hongrois contemporains exaltant un patriotisme clairement tourné vers l'avenir et 2) celle comprenant diverses variantes de l'hymne officiel. C'est par l'invocation de cet hymne impérial que les deux manuels pluridisciplinaires et celui de S. Neumann concluent. Néanmoins, il existe

¹⁰⁶ À titre d'exemple, nous en évoquons deux typiques : « Se voient-ils les Hongrois maudits, / car jamais ne se trouvent unis » ; « Les Hongrois se font nuisance / Voilà bien peu de bon sens ! »

¹⁰⁷ Le maître à penser à cet égard est obligatoirement István Horvát, dont l'œuvre de vie est de plus en plus évoquée et invoquée vers la fin des années 1840, surtout en vue de discréditer les mythologies nationalistes concurrentes, comme celle insistant sur la grandeur d'un empire slave dans la Hongrie prémagyare.

¹⁰⁸ Il est à mentionner que parmi les éléments du corpus figure même un manuel, rédigé par le pasteur calviniste Ketskeméti pendant la décennie joséphinite résumant un volumineux manuel latin d'un auteur catholique, qui est entièrement rédigé en vers et deux autres dont les auteurs emploient en tête de chaque leçon des résumés rimés afin de faciliter leur réception scolaire (il s'agit du manuel de J. Rajcsányi et de la partie géographique du « Miroir triptyque »).

¹⁰⁹ Le contraste entre une « liberté politique à la hongroise », garantie indépendamment des critères linguistiques pour tout habitant privilégié de Hongrie, et la multitude de slavophones dans le monde, assujettis pourtant aux despotismes russe, prussien et turque, est mis en valeur par un poème de 1845 (inséré dans la version de 1849–1850 du manuel) qui argumente contre les sirènes panslaves et en faveur du maintien de l'alliance politique pluriséculaire entre la Hongrie et la Croatie.

¹¹⁰ À cet égard, on insiste sur l'idée qu'avec la perte d'une langue, c'est la nation elle-même qui périclète.

d'énormes différences entre les versions magyarisées du chant national autrichien¹¹¹ : tandis que les variantes rédigées avant 1848 proclament de manière unanime le souverain en tant que roi des Hongrois et préconisent la cause de la nation et la patrie hongroises, la version post-révolutionnaire sera vraiment une traduction littérale des louanges en l'honneur d'une Autriche éternelle et de son empereur (sans aucune référence ni à la Hongrie ni à son roi).

Pour ce qui est de la représentation pédagogique par figures ou images, le corpus ne comprend qu'un seul auteur dont les manuels sont illustrés. Pour deux autres néanmoins, les manuels sont en quelque sorte garnis d'accessoires iconographiques à portée nationale. Bien qu'à partir du milieu du XVIII^e siècle des cartes étaient déjà utilisées pour illustrer l'histoire de la Hongrie,¹¹² seuls deux manuels pluridisciplinaires dans le corpus étudié en comprennent quelques unes. Ces cartes, par ailleurs, ne sont pas historiques, car elles ne représentent que la Hongrie et la Transylvanie contemporaines : au début, les deux pays figuraient sur deux cartes séparées, puis, à partir de la fin des années 1820, ils sont réunis sur une même carte. Pourtant, c'est aussi dans ces deux manuels qu'est représentée l'image des armoiries de la Hongrie (et, dans certains cas, celles de la Transylvanie, solennellement approuvées seulement en 1765 par la bulle d'or de Marie-Thérèse).¹¹³ Dans les deux cas, une interprétation de leur sens spécifique est même fournie, question à caractère politique qui devient un problème de plus en plus épineux au XIX^e siècle,¹¹⁴ à un tel point que lors de la révolution sont ratifiés (par la loi XXXI de 1848) « la restitution et l'usage officiel des couleurs nationales et des armoiries du pays ». Alors que les diverses versions des armoiries de la Hongrie ne figurent que dans 5

¹¹¹ Appelé le plus souvent d'après ses mots premiers « Gott erhalte » (« Dieu le préserve ! »). Son texte, adapté sur une mélodie de Joseph Haydn mais qui n'a été finalisé qu'en 1854, a été composé en 1797 et ne se voit proclamé « chant national » d'Autriche qu'en 1824.

¹¹² À ce propos, l'initiateur a été le géographe et pasteur luthérien János Tomka-Szászky, élève de l'école de *Staatkunde* hongroise, installée dans la première partie du XVIII^e siècle à Presbourg autour d'un érudit luthérien quadrilingue, Mathias Bél. Les cartes de Tomka-Szászky, dessinées en 1751, sur l'histoire prémagyare de la Hongrie et sur les premiers siècles du règne des Hongrois, ne seront éditées qu'en 1781 dans un atlas historique. C'est vingt ans après que J. Ch. Engel édite l'ouvrage critique posthume d'un autre érudit luthérien (Daniel Cornides) consacré à déchiffrer la geste du notaire anonyme et contenant même une carte grand format dessinée après la geste en 1772 par un astronome hongrois jésuite, Maximilian Hell. Cf. RÓZSA György, 1996.

¹¹³ Le parcours des armoiries de la Hongrie abonde en réinterprétations politiques dès l'émergence à la fin du XII^e siècle de leurs deux composants primaires (la croix à deux croisillons et les quatre bureles gueules argent) à travers leur réunion au XIV^e siècle par les rois angevins et leur couronnement par la Sainte couronne au XV^e siècle sous Mathias Corvin. Hormis les armoiries de la Hongrie proprement dite, on utilise depuis le XIII^e siècle différents blasons réunissant tantôt les écus des pays « annexés » (comme ceux de la Croatie, la Slavonie et la Dalmatie, etc.), tantôt ceux de tous les pays sur lesquels les rois de Hongrie ont jadis régné (comme la Serbie, la Bosnie, la Valachie, la Galicie, etc.). SZILÁRDFY Zoltán, 1996 ; LASZLOVSZKY József, 1990 ; IVÁNFY Ede, 1989.

¹¹⁴ C'est en conséquence de l'autoproclamation en 1804 de l'Empire d'Autriche et de la suppression napoléonienne du Saint Empire en 1806 que le statut politico-juridique de la Hongrie, en terme de souveraineté étatique (reconnue par les Habsbourg dans les lois I-III de 1723 et II de 1791) vis-à-vis des pays habsbourgeois ayant été auparavant partie prenante du Saint Empire, est devenu très ambiguë et c'est ainsi que l'usage de tels emblèmes politiques comme les armoiries ou le drapeau a figuré parmi les questions les plus délicates touchant le cœur de l'identité symbolique hongroise et austro-hongroise jusqu'à la dissolution de l'Autriche-Hongrie.

des 66 variantes du « Miroir triptyque », ¹¹⁵ celles-ci jouent un rôle considérable dans tous les manuels de P. Edvi Illés, où l'on consacre même des questions-réponses aux drapeaux et armoiries de la Hongrie, considérés comme des signes manifestant la « nationalité hongroise ». ¹¹⁶

Bien que le corpus ne contienne qu'un seul auteur dont les manuels sont illustrés par des images, ce cas présente plusieurs innovations majeures. Alajos Bucsánszky, l'éditeur-relieur presbourgeois des manuels du jeune curé P. Bedeő, parus entre 1843 et 1864 en 7 versions hongroises et 3 versions allemandes, a été en Hongrie l'un des initiateurs de la xylographie moderne. ¹¹⁷ Alors que la figure de l'illustrateur demeure, outre son patronyme, inconnue, les sources de ses illustrations sont pourtant identifiables. Ainsi pouvons-nous distinguer nettement des couches bien hétérogènes. En premier lieu, l'illustrateur a exploité la totalité d'une série de portraits à l'humanisme tardif d'anciens souverains hongrois, appelée « Mausolée de Nádasdy ». ¹¹⁸ Il a deuxièmement puisé ses images dans un recueil de biographies illustrées, paru en vingt volumes pendant les guerres napoléoniennes sous la direction d'un certain Joseph Hormayr afin de solidifier la cohésion émotionnelle de l'Empire d'Autriche par des exemples biographiques parallèles tirés d'un passé commun putatif. ¹¹⁹ En dernier lieu, une partie des illustrations sur les événements historiques a été empruntée à un album lithographié, dont les planches ont été dessinées entre 1842 et 1844 à Vienne, et

¹¹⁵ Ce n'est en effet que dans la version de 1788 du manuel que l'image stylisée des armoiries de la Hongrie (sans la Sainte couronne) introduit même un poème sur la richesse naturelle de la patrie, qualifiée de « jardin qui représente l'Europe entière ».

¹¹⁶ L'interprétation nationale, au sens prénationaliste, des armoiries de Hongrie débute en effet au XVI^e siècle : c'est depuis l'œuvre werbőczienne que l'on attribue la présence de la croix à deux croisillons au rôle apostolique de Saint Étienne et celle des quatre burèles argent aux quatre fleuves principaux du pays. Cette explication figure non seulement chez P. Edvi Illés, mais aussi dans les versions des années 1840 du « Miroir triptyque ». C'est également ici, dans les éditions de 1847 et 1848, que l'on assimile le drapeau tricolore hongrois aux trois vertus que sont « prouesse, constance et espérance ».

¹¹⁷ C'est en se spécialisant dans l'édition à grand tirage de la littérature de colportage qu'il devient après 1848 le prototype des grands éditeurs-capitalistes hongrois, vivant déjà à Budapest. KOVÁCS I. Gábor, 1989, pp. 113–204. (Bien que la xylographie soit connue depuis le XIV^e siècle, elle ne redevient en vogue que vers 1800, au moment où les innovations technologiques de Thomas Bewick concernant l'impression en relief lui ont permis d'illustrer même les journaux à grand tirage, inaugurant ainsi l'âge des magazines illustrés.)

¹¹⁸ Après la *Chronique Enluminée* du XIV^e siècle et la chronique de Thuróczy, c'est grâce au mécénat du comte Ferenc Nádasdy que la troisième série des portraits royaux hongrois a vu le jour, accompagnés des éloges latins et allemands, en 1644 à Nuremberg (ses planches ayant été originellement gravées au tout début du XVII^e siècle pour illustrer un livre d'histoire de la Hongrie resté inachevé). Malgré le destin funeste de Nádasdy, exécuté à l'issue d'un complot anti-Habsbourg, son *Mausolée* a reçu un grand succès et a figé jusqu'au milieu du XIX^e siècle la topologie iconographique de l'histoire hongroise. RÓZSA György, 1973.

¹¹⁹ En fonction du succès de ce « Plutarque autrichien » et d'autres entreprises éditoriales similaires s'est formé un cercle littéraire autour de J. Hormayr, ardent patriote autrichien d'origine tyrolienne, afin de créer une solide identité autrichienne fondée sur un patriotisme impérial se nourrissant du passé commun et animé des œuvres artistiques variées. En dépit de ces collaborateurs germanophones tchèques et hongrois, les tentatives de type « communauté d'états » échouent avant 1830 et le riche matériau à la fois historique, littéraire et ethnographique recueilli dans tous les pays de l'Empire d'Autriche sera surtout exploité par les romantiques allemand, hongrois et tchèque. SZENTESI Edit, 2000.

représentent les hauts moments de l'histoire médiévale de la Hongrie accompagnés de commentaires par excellence historicistes.¹²⁰ Il semble néanmoins que la source directe de toutes ces images réutilisées, à l'exception des portraits royaux, figure dans le premier livre richement illustré de l'histoire de Hongrie.¹²¹

Pour comprendre la logique structurale des illustrations figuratives dans les manuels de Bedeő, trois niveaux sont à distinguer : les portraits, les illustrations événementielles et les représentations symboliques. Tout comme les autres manuels traitant de l'histoire de Hongrie à l'époque, ceux de Bedeő sont également répartis en leçons s'organisant en fonction des règnes successifs des rois de Hongrie. Ces leçons sont ainsi illustrées d'une soixantaine de portraits royaux partant de Balambér, premier chef connu des Huns européens au IV^e siècle, jusqu'aux souverains contemporains (notamment Ferdinand V et François-Joseph). Les portraits sont encadrés de fragments d'images hautement stylisées, dont trois épisodes émergeant symbolisent les points culminants de l'histoire nationale : la rencontre en Italie du pape Léon I^{er} avec Attila, la mort héroïque de Miklós Zrínyi combattant les Turcs qui assiègent une forteresse hongroise au XVI^e siècle et l'acte de magnanimité des nobles hongrois à la diète de 1741 offrant « vie et sang » à Marie-Thérèse, trahie alors par le monde entier.

Outre ces cadres figuratifs stylisés, les portraits eux-mêmes, les images remplissant des pages entières et les illustrations événementielles recèlent pour certains des éléments profondément symboliques comme les armoiries du pays ou le drapeau national transposés même jusqu'à la période lointaine d'Árpád ou d'Attila. En procédant à leur analyse, et en tenant compte également des interpolations textuelles et scéniques, nous pouvons alors constater que se dégagent trois tendances. Premièrement se profilent trois moments décisifs de l'histoire hongroise : celui de la grandeur nationale au sens militaire (autour du règne d'Attila), celui du sentiment de perte de cette grandeur géopolitique (symbolisé par

¹²⁰ Étant donné que ces commentaires bilingues ont été rédigés par un historien du droit hongrois, Gusztáv Wenzel, et qu'ils se centraient sur le déploiement du caractère hongrois à travers le développement continu de l'ancienne constitution hongroise (qui ne s'est cependant poursuivie que jusqu'au début du XIV^e siècle). Alors qu'après 1848 l'album sera deux fois réédité avec des textes quelque peu remaniés par Wenzel, les lithographies séparées traverseront dans divers livres et revues illustrés, même bien après le Compromis, des réutilisations idéologiques parfois largement hétérogènes. SINKÓ Katalin, 2000. Il nous semble important de mentionner que c'est G. Wenzel qui traitera pour la première fois de l'évolution de l'histoire et historiographie hongroises (usant déjà du mot *történelem*) sur trois niveaux (ses sources, son concept et son écriture) dans un long article hongrois. Cf. WENZEL Gusztáv, 1856.

¹²¹ Cet ouvrage de 320 pages a aussi été édité par L. Bucszánky à Presbourg et également rédigé par un curé, Károly Lányi. En comparant ces deux écrits contemporains, se dégagent deux visions disparates sur le passé de la Hongrie, reflétées aussi bien textuellement qu'à travers les images utilisés dont le graveur est identique. Contrairement à celui du Bedeő, le livre de Lányi précise explicitement ce qu'il entend par nation : elle représente, pour lui, une communauté de citoyens incluant par définition tous les habitants de la patrie sans aucune distinction confessionnelle, linguistique ou sociale.

l'exécution du frère aîné de Mathias Corvin sous les ordres du jeune roi Ladislas V, influencé par des magnats factieux) et celui de sa perte effective à Mohács (représentée par la mort tragique du roi Louis II). En deuxième lieu, il existe une différence évidente entre les versions en langue hongroise et en langue allemande du manuel : tandis que les premières mettent en exergue la figure de Mathias Corvin, dans les dernières sa présence réactualisée est beaucoup plus modeste, surtout en comparaison avec les illustrations sur les actes médiévaux et récents de l'héroïsme dynastique. Enfin, on note une restructuration thématique se déroulant entre les années 1840 et 1860 : à force de progresser dans le temps, les images du manuel se concentrent de plus en plus sur le passé païen.¹²²

V. Concepts de nation et récits de manuels

Afin de passer au crible les concepts de nation figurant dans les manuels d'avant 1848, nous procéderons pour les saisir à l'examen de leurs récits sur trois problématiques fondamentales : celle que l'on peut reconstituer rétrospectivement en tant que représentations d'une « communauté ethno-culturelle », celle que l'on peut placer sous l'étiquette de « communauté politique » et celle visant à détecter l'articulation conceptuelle de la transmutation des deux premières à la lueur des attentes contemporaines présupposées. Avant d'entamer cette enquête sélective des récits de manuels, il convient d'abord d'examiner leurs structures chronologiques.

Sur le plan chronologique, il s'agit en effet d'un cours événementiel ininterrompu,¹²³ comportant bien entendu des étapes successives internes, encadrée dans les manuels du corpus par des tables de matières et des titres de chapitres. Ce n'est pourtant que vers la fin du XVIII^e siècle que le classement tripartite sur la chronologie de l'histoire de Hongrie s'est entièrement ancré dans l'historiographie¹²⁴, tout en mêlant encore la perception précédente

¹²² Dans les variantes d'avant 1848, 1 sur 8, en 1850 5 sur 17, puis en 1862 déjà 7 sur 18 des illustrations événementielles ont pour sujet des scènes hunniques ou proto-hongroises. Ce gain d'importance post-révolutionnaire de la préhistoire païenne dans ces manuels illustrés est encore plus frappant si on les compare avec le livre de Lányi : ce dernier ne se préoccupe guère de la préhistoire hongroise, de plus il mentionne l'existence d'un empire slave avant d'amorcer l'histoire proprement hongroise, tout en avançant que l'on ignore les origines les plus reculées des Magyars (qu'il dissocie manifestement de surcroît de celles des Huns et des Avars).

¹²³ Il s'agit exactement de l'un des arguments le plus solide des deux *Ratios* pour justifier l'introduction en Hongrie de l'enseignement de sa propre histoire – étant « assez longue et abondante en actes vertueux à suivre » – au lieu de promouvoir l'histoire universelle dont le domaine était jugé trop vaste et ramifié pour les élèves. Cf. *Ratio educationis* 1777 (art. 121 et 247), 1806 (art. 42 et 238).

¹²⁴ Bien que ce classement fondé sur les races dynastiques successives « autochtone, mixte et autrichienne » soit déjà utilisé dans une chronique populaire de XVII^e siècle, rédigée en langue hongroise en 1626 par un noble laïc

qui à ce propos ne tenait compte que d'une rupture fondamentale, celle notamment de la conversion (royale et populaire) vers l'an mil. Néanmoins, comme très peu de manuels s'en écartent, nous n'en retiendrons que quelques uns. En premier lieu, c'est la pratique particulière du « Miroir triptyque » qui est à souligner, exerçant pourtant une influence considérable car il constituait le manuel le plus répandu à l'époque. Cela dit, son auteur utilise aussi un classement de type « une plus trois » périodes, mais dans le sens inverse : ici, ce n'est pas l'histoire de la « Hongrie nouvelle » qui est divisée en trois selon les dynasties successives, mais celle de la « Hongrie ancienne ».¹²⁵ Tandis que le manuel du pasteur calviniste Zs. Ketskeméti, une seule fois paru et du vivant de Joseph II, ne reproduit que la seule césure qui sépare la « Hongrie nouvelle » chrétienne de celle « ancienne » païenne, les manuels de son confrère l'érudite É. Budai introduisent alors une innovation majeure en substituant le classement chronologique fondé sur la succession des dynasties à celui fondé sur les événements-clés.¹²⁶ Par ailleurs, l'un des manuels de M. Horváth, rédigé à Vienne et destiné aux étudiants en lettres, offre un deuxième apport inédit sans pour autant toucher à la structure chronologique. C'est dans cet ouvrage paru en 1847 qu'il adopte la « philosophie de l'histoire » de F. Pulszky, dont la spirale chronologique progresse selon des étapes dialectiques où les périodes d'influences externes sont nécessairement suivies de périodes de « réaction nationale ».¹²⁷

Malgré la proportion considérable des pages consacrées à la préhistoire,¹²⁸ la question consacrée aux origines des Hongrois laisse à l'époque de plus en plus perplexes : certains manuels n'abordent aucunement le sujet, d'autres s'efforcent d'harmoniser tous les avis et preuves contradictoires à travers un récit cohérent ou avouent parfois ouvertement que les réponses à cette question ne sont pas claires. Nous pouvons néanmoins tracer l'ébauche d'un dessin général. D'une part notons la présence, même par des allusions, de la tradition

croato-hongrois et été de plusieurs fois réédité et mis à jour par des Jésuites ; il n'a été canonisé que par l'œuvre de vie de I. Katona (inventeur même du nom de la « dynastie d'Árpád »). SZABADOS György, 2006, pp. 110–111, 215–221.

¹²⁵ Elle est temporellement fragmentée selon un classement fondé sur les histoires successives des Huns, des Avars et des Hongrois. Ce n'est qu'à partir du milieu des années 1840 que les éditeurs des variantes tardives de ce manuel se sont donnés la peine d'en remanier en quelque sorte la structure, tout en laissant intacte le cadre chronologique original, mais en le combinant avec une approche à la Budai (que nous présenterons ci-dessous).

¹²⁶ C'est É. Budai qui achève pour la première fois les trois tomes de son manuel, comprenant près de mille pages et parus pour la première fois entre 1805 et 1812, par la bataille de Mohács, la reconquête de Buda et finalement les guerres napoléoniennes.

¹²⁷ Outre les différences mineures quant à la périodisation de Pulszky, le manuel de Horváth ne se termine pas par la bataille de Mohács, mais continue en prolongeant ainsi la logique de la lutte dialectique des influences externes et internes jusqu'à des temps récents.

¹²⁸ Pour ce qui est de son poids textuel, la moyenne des pages consacrées à cette préhistoire est de 11% (alors que dans les manuels pluridisciplinaires et dans celui de F. Csorja elle atteint les 20%, et dans les manuels de trois auteurs des années 1830 et 1840, elle se réduit même à la moitié de la moyenne).

historiographique pluriséculaire sur la consanguinité huno-hongroise. D'autre part, les propos s'attardent peu sur la préhistoire de la Hongrie prémagyare, c'est-à-dire l'histoire de ceux qui ont peuplé le territoire avant l'installation des Huns et/ou des Hongrois, car en effet la moitié des manuels ne traitent aucunement cette question. Même ceux qui portent sur l'histoire des peuples autochtones ont un regard incertain sur le degré d'antériorité.¹²⁹

Quant à la préhistoire hongroise, quatre variantes interprétatives peuvent être plus au moins distinguées : celle des éléments d'une descendance d'ancêtres bibliques, des origines depuis la Scythie, des origines depuis le voisinage de Chine et de la reproduction simple du récit du notaire anonyme de l'ancien roi Béla. Si l'on procède au détail des références faites aux ancêtres bibliques, on peut alors détecter une mutation significative : au début, dans les années 1780, celle-ci est encore évoquée à dessein ouvertement théologique, ensuite, elle commence peu à peu à se laïciser pour arriver, juste avant 1848, à un usage dans lequel l'importance de sa continuité, en tant que croyance intériorisée à travers la transmission d'une génération à l'autre, est valorisée conformément aux prémisses du paradigme à la « communauté de coutumes ».¹³⁰

Les origines remontant à la Scythie ou la Chine soulèvent la problématique des pays ancestraux ou, plus précisément, celle de leur antériorité. Alors que la Scythie, qui a depuis toujours été présente dans l'historiographie hongroise, figure en tant que foyer ethnique des Hongrois dans tous les manuels (à l'exception de ceux rédigés plus tardivement et sans assimiler automatiquement les Scythes aux Proto-hongrois comme auparavant et dans certains livres d'histoire contemporains), l'évocation de la Chine apparaît pour la première fois dans les années 1790¹³¹ et y demeure dans la majeure partie des manuels, sinon par des allusions la concernant même cinquante ans plus tard. Quoique seulement un tiers des auteurs de manuels formulent de manière axiomatique la consanguinité triptyque entre les Huns, les Avars et les Hongrois, élaborée à l'origine par Bonfini, aucun n'omet dans son récit l'histoire des Huns ou du moins celle d'Attila. Pourtant, l'incertitude épistémologique quant aux origines demeure bien ancrée, même à propos de la branche la plus importante de la tradition historiographique. Alors que les échos du discours « panmagyar » se profilent clairement dans les années

¹²⁹ On parle de préférence de la présence de populations pannonne et romaine (par trois auteurs dans les deux cas) et parfois, dans des cas singuliers, de celle des Slaves ou des Thraces.

¹³⁰ C'est justement cette problématique qui est le sujet exclusif, hormis la liste taxonomique de ses sources, de l'introduction du manuel de 1847 de M. Horváth.

¹³¹ On relate parfois même les rois des Huns asiatiques combattant les Chinois, en soulignant que la Grande Muraille a été originairement érigée contre eux.

1780,¹³² dans les manuels rédigés durant l'ère des réformes s'élèvent déjà des voix contestant la continuité ethnique même entre les Huns et les Hongrois.¹³³

La séparation de l'histoire proprement hongroise de celle « panmagyare » est en général mise en pratique par l'articulation de sujets tels que l'ethnonyme, la langue, la religion et les caractères spécifiquement hongrois. À ce propos, c'est l'érudit calviniste Budai, qui, dans son vaste manuel, démontre en détail sur le plan aussi bien théorique qu'épistémologique la vanité de s'atteler à faire le pont entre l'histoire des peuples linguistiquement non *magyars* (comme les Finnois, les Turcs et les Mongols) et celle des Hongrois, peuple à destin hors du commun,¹³⁴ l'histoire asiatique et européenne de ce dernier étant dûment documentée par nombre de sources fiables.¹³⁵ Les éditeurs tardifs du « Miroir triptyque » reprennent les propos de Budai tout en les dramatisant d'un antagonisme entre la survie prodigieuse de la « nation hongroise » et son destin particulièrement pénible.¹³⁶ Par conséquent, il est question d'une nation vigoureuse qui est perpétuellement sous les auspices de la Providence. À ce propos, ledit manuel utilise de surcroît une dénomination très en vogue à l'époque : le « Dieu des Hongrois ». ¹³⁷ En outre, ce n'est pas la question de ce « dieu nationalisé », mais celle de

¹³² Néanmoins, l'énumération panmagyare chez le pasteur Ketskeméti est encore manifestement théologique. C'est pour mettre en relief leur rôle évangéliste qu'il assimile les 25 peuples « japhétites » (donc asiatiques selon la terminologie biblique) aux Hongrois, seul peuple issu d'Asie qui s'est entièrement converti au christianisme.

¹³³ Il existe deux auteurs qui soulignent le fait qu'ils ne parlent des Hongrois qu'à partir du moment où ils émergent des sources pour la première fois sous leur propre nom.

¹³⁴ C'est en contraste, dit Budai, avec d'autres peuples asiatiques installés en Europe (ou qui se sont dispersés sans laisser de traces ou ont fortement résisté aux valeurs européennes comme les Arabes et les Turcs) que le peuple hongrois a pu se civiliser tout en préservant ses caractéristiques originelles, dont sa langue unique. Le thème de l'effacement national en conséquence de l'extinction de la langue magyare, que Budai soulève également, a par ailleurs préoccupé les gens de lettres magyarisant même avant la parution du célèbre pronostic de Herder (en 1791 dans son *Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit*) sur l'assimilation éventuelle des Hongrois dans la mer des Slaves avoisinante. BÍRÓ Ferenc, 1998, pp. 125–126.

¹³⁵ Il pense surtout à toute source indiquant l'existence d'hommes avec lesquels les voyageurs hongrois d'autrefois ont pu échanger dans leur langue maternelle. Il distingue, à cet égard, les Hongrois asiatiques et ceux émigrés de Hongrie depuis le Moyen Âge en Moldavie et Bessarabie (et connus sous le nom « Tchango »). Quant à la première catégorie, il existe un autre auteur protestant dont le manuel encourage, outre celui de Budai, ses lecteurs à partir à la recherche de ces Hongrois ou de leurs traces, entreprise très à la mode alors et effectuée de temps à l'autre sous les auspices de l'Académie.

¹³⁶ Ce manuel, se référant à la *Statistique des Königreichs Ungern* (1809²) de l'universitaire hongrois germanophone Martin Schwartner, dénombre les guerres externes et internes perpétuelles, les épidémies et famines, les persécutions religieuses, l'occupation des Ottomans et même le faible taux d'accouchements dans les familles hongroises. Dans une autre partie du manuel, on condamne pourtant Schwartner (cible des calomnies renouvelées d'István Horvát) pour avoir accepté la thèse schlözerienne sur les origines septentrionales des Hongrois.

¹³⁷ Cette expression étrange date de la Réforme où ce sont surtout les prédicateurs protestants qui l'utilisent pour désigner Dieu en tant que protecteur suprême des Hongrois (chrétiens) combattant les Turcs (païens). Ce n'est pourtant que vers les années 1780 qu'un glissement sémantique s'opère, d'abord dans le cercle des prêtres catholiques, où celle-ci est peu à peu saisie au sens de « concrète », soit comme s'il existait un Dieu à part, réservé aux Hongrois, en qui déjà les Proto-hongrois ont cru avant de se convertir. PÉTER László, 1997 ; BÍRÓ Ferenc, 1998, pp. 149–151.

la religion primitive des Hongrois¹³⁸ que traitent également six autres manuels. Tandis que la cause de la langue hongroise attire surtout l'attention des auteurs calvinistes, celle de la religion primitive est soulevée de préférence par les auteurs catholiques, dont M. Horváth, lequel n'hésite pas, dans les années 1840 et contrairement à ses prédécesseurs, à déclarer que les Proto-hongrois étaient déjà monothéistes et croyaient en l'immortalité de l'âme. En contraste avec le thème des langue et religion propres, celui des caractères nationaux (seulement traité par trois auteurs) sert à d'autre fin : au lieu de témoigner des identité et moralité atemporelles, c'est l'horizon de l'avenir et sa valeur pédagogique qui sont mis en avant par leur problématique. Notamment, tous ceux qui les mentionnent ne manquent pas de souligner également les faiblesses à caractère national, car sans les vaincre, nous disent-ils, les futurs Hongrois, en l'occurrence les élèves qui s'approprient ces manuels, se trouveront dans l'incapacité de se perfectionner.

Après avoir traité les caractéristiques « ethno-culturelles », nous tenterons à présent de passer au crible l'histoire événementielle, afin d'en dégager les différents éléments du discours national. La distinction fondamentale existant entre le règne d'Attila et celui d'Árpád réside dans la durée de leur domination territoriale : alors que le premier a, avec son empire et son peuple, définitivement disparu, l'héritage d'Árpád sur les bords du Danube reste ininterrompu au sens à la fois ethnique que politique. Dans le texte de quatre auteurs figure explicitement que ce sont les Hongrois qui ont mis fin au partage territorial de la région et lui ont ainsi conféré un nom permanent, qui perdure depuis le IX^e siècle.¹³⁹ C'est à cette période charnière que l'on se doit de mettre en scène l'installation des Hongrois en Hongrie, événement-clé dont l'interprétation reste cependant loin d'être homogène dans les manuels. Les premiers auteurs ne consignent point ou guère, conformément à la tradition des récits de chroniqueurs, l'importance de la prise de possession territoriale árpádienne par rapport à celles des consanguins précédents. Quoique tous les autres auteurs de manuels tiennent déjà compte du récit du notaire anonyme, des divergences considérables sont pourtant relevées quant à l'accentuation : alors que trois auteurs abordent même le thème du renoncement

¹³⁸ Restituée, à partir de la geste du notaire anonyme et des analogies surtout iraniennes, par les recherches de D. Cornides (exposées à l'académie de Göttingen en tant que discours inaugural en 1785) et celles du curé et historien ecclésiastique János Horváth (publiées en 1817 dans les pages de *Tudományos Gyűjtemény*, première revue savante en langue hongroise).

¹³⁹ Tandis qu'à la fin du XVIII^e c'est surtout la mission évangélicatrice vis-à-vis des peuples nomades d'Asie, à partir des années 1840 et surtout dans leur version des années 1860 ce sont les raisons géopolitiques et politico-économiques qui dominent le discours de ces manuels quant au rôle spécifique de la Hongrie en Europe (dont les débuts discursifs s'enracinent par ailleurs au Moyen Âge où le pays a été à plusieurs reprises appelé « le rempart de la chrétienté »). Cf. TERBE Lajos, 1936. Sur le rôle conceptuel de l'*antemurale* en tant que mythomoteur typiquement chrétien voir ARMSTRONG, John A., 1982, pp. 292–294 et *passim*.

territorial paisible des peuples autochtones au profit des Hongrois,¹⁴⁰ les autres ne font aucune mention d'une telle hypothèse. Ceux-ci, à l'exception de trois auteurs, ne traitent cependant cette thèse de manière explicite ou sous-jacente que pour la réfuter ou expliquer les raisons de la victoire inévitable des Hongrois sur les « peuples vaincus ». ¹⁴¹ Le rôle joué par Árpád dans ces événements militaires ayant entraîné la fondation d'un nouveau pays et empire ne commence pourtant à être mis en relief qu'à partir des années 1830, et ce dernier se voit même attribuer l'épithète pathétique *honalapító* (« fondateur de la patrie »).

Après avoir défini la nation par ces attributs ethno-culturels, militaires et moraux,¹⁴² il nous reste à analyser sa capacité politique à long terme, dont le fils rouge est le développement, à travers les étapes consécutives de la « constitution » hongroise¹⁴³. S'appuyant sur le récit du notaire anonyme, c'est à partir du « contrat primitif » et de la première « assemblée nationale » que la majorité des auteurs datent ses origines.¹⁴⁴ En bref, nous pouvons constater que les manuels traitant du « contrat primitif » soulignent avec le temps de plus en plus la dépendance mutuelle constatée entre le souverain et les aristocrates premiers, de même que la qualité contractuelle du partage du pouvoir original obligeant de manière égale les deux parties et dont la violation entraîne l'expulsion de quiconque de la nation, sans égard à son statut juridique. Quant à l'« assemblée nationale » primitive, qui n'est d'ailleurs traitée que par quatre auteurs, nous pouvons finalement mettre trois points en relief : 1) la fondation d'un domaine national 2) la composition ethniquement mixte et de la noblesse et du peuple de Hongrie et 3) le caractère originellement méritocratique du statut juridique de la noblesse, qui peut même, en conséquence, se perdre à long terme.

¹⁴⁰ La thèse de l'« accueil hospitalier » des Hongrois par les autochtones slaves, aboutissant même à un compromis politique entre eux, a été élaborée dans la première partie du XVIII^e siècle par quelques érudits jésuites de Haute Hongrie et est désormais devenue l'un des pivots de l'enracinement d'une identité historique slovaque. TIBENSKÝ, Ján, 1972, pp. 188–193.

¹⁴¹ Tandis que l'auteur inconnu au début des années 1790 fournit à ce propos une explication de type droit naturel, aux yeux du pasteur J. Rajcsányi en 1843, c'est le consensus moral qui a fait, outre les capacités militaires et de civilisation plus élevées, la supériorité des Hongrois. C'est ce dernier argument qui est repris et affiné dans la version de 1848 du « Miroir triptyque » où il est clairement mentionné que c'est « Árpád seul, avec la force de la nation hongroise réunie et nullement allié aux paysans slaves ni aux Croates conquis, qui a établi l'État et l'empire hongrois ».

¹⁴² En plus du monothéisme et des valeurs de civilisation supposés, on mentionne parfois même la monogamie des Proto-hongrois.

¹⁴³ C'est à partir de 1790 que s'enracinent dans le discours politique hongrois le mot ainsi que le concept moderne de constitution (aussi bien en latin qu'en hongrois, sous les formes de *constitutio* et *alkotmány*). MARCZALI Henrik, 1906.

¹⁴⁴ Alors que le premier moment décisif s'est déroulé hors de Hongrie, lorsque les sept chefs de tribu ont élu prince (*dux ac preceptor*) le père d'Árpád en lui jurant fidélité comme à ses futurs successeurs en échange du partage des terres conquises ensemble et d'une participation au pouvoir politique, le deuxième s'est déroulé vers la fin de la conquête, au moment où Árpád victorieux a légiféré avec ses compagnons pour établir les droits et obligations du peuple. *Scriptores rerum Hungaricarum*, I, pp. 39–40, 83–84.

La deuxième étape de l'évolution constitutionnelle dans les récits de manuels est inextricablement liée au règne du premier roi chrétien. Faisant l'objet d'un consensus supra-confessionnel, le couronnement d'Étienne I^{er} n'est à interpréter qu'en tant que « formalité » facilitant une intégration dans le milieu chrétien et non comme source authentique pour un pouvoir politique absolu. Explicitement ou implicitement, tous les manuels s'accordent à affirmer que le pouvoir royal d'Étienne a bien précédé son couronnement, solidement enraciné dans la souveraineté nationale et nulle part ailleurs. Par conséquent, ce sont sur les fondements árpadiens que le premier roi chrétien a posé les nouvelles pierres de sa constitution chrétienne, dont la continuité s'est avéré être une réalité largement ressentie par les auteurs de manuels datant d'avant 1848. Pourtant seuls quatre d'entre eux soulèvent la problématique de cette continuité à la fois politico-juridique, administrative et sociale. L'appréciation de l'œuvre historique d'Étienne diffère selon les avis politiques et l'affiliation confessionnelle, mais pendant l'ère des réformes elle commence à être présentée sous l'angle des critères de l'épanouissement organique, c'est-à-dire comme un héritage mélangé des ressources internes et externes, dont les cadres sont à préserver, mais dont le contenu doit constamment être adapté aux exigences contemporaines.

Le troisième moment à analyser concernant le développement constitutionnel est fourni par la problématique de la Bulle d'or de 1222, dans laquelle les manuels ne voient au début qu'une affirmation primitive des privilèges nobiliaires vis-à-vis du pouvoir royal. Elle s'élève cependant peu à peu, surtout dans les versions tardives du « Miroir triptyque », au rang de véritable *Magna charta* hongroise, garantissant la constitution au sens des libertés politiques nationales sur l'intangibilité de laquelle tout roi de Hongrie devait et doit prêter serment avant d'être couronné.

Ce n'est qu'après une longue période, notamment durant la décennie joséphinite, que la cause de la constitution fait durablement l'objet de l'attention politique. Néanmoins, jusqu'au début de l'ère des réformes, ceci n'est pas encore valable au niveau des manuels. Ce sont principalement les auteurs protestants et ceux attirés par des idéaux éclairés qui exaltent unanimement les mesures et desseins de Joseph II, même en dépit des griefs inhabituels de la nation, qu'ils ne traitent d'ailleurs que très peu. Bien que l'appréciation au fond positive de ce monarque éclairé ne change guère, elle revêt pourtant une complexité considérable avec le temps, surtout après qu'il commence à être jugé du point de vue particulier de la constitution. À cet égard, le raffinement interprétatif atteint son apogée dans les manuels de Mihály Horváth, où l'on distingue nettement à propos de la constitution hongroise, dite à la fois

« nationale » et « libre », des aspects portant sur les droits nobiliaires, la « constitution civile » et la « nationalité »,¹⁴⁵ les trois ayant été dans le fond ciblés par les réformes josphinistes.

En dernier lieu, il nous reste à définir la double problématique de l'orientation vers l'avenir en tant que communauté solidement intégrée et la perception de l'émergence d'une perspective affichant un horizon ouvert à la philosophie de l'histoire. Les deux aspects sont évidemment déjà présents dans la majorité des manuels parus après 1830. En examinant leurs derniers passages, il ressort que ces derniers ont tendance à de plus en plus soulever les questions du « progrès moral » (par lequel on entend à l'époque l'évolution encore inséparable des facteurs culturels, sociaux et économiques), en relayant ainsi fonctionnellement les bénédictions quasi obligatoires sur le personnage et la famille du souverain actuel, auxquelles on a souvent fait appel pour conclure les manuels d'avant 1830. Bien que nombre de manuels d'après 1830 soient encore imbus des attentions aiguillées vers le transcendant, leur point central cependant se transpose, à cet égard, graduellement du bonheur du souverain au succès collectif des « entreprises nationales », conjuguées avec la dynamique d'un progrès continu. C'est dans cet objectif que trois auteurs tardifs mettent en évidence dans leurs derniers propos que ce n'est plus une appropriation passive qu'ils attendent des lecteurs de leur manuel, mais exigent ouvertement des futurs citoyens une participation active aux grands travaux nationaux de l'avenir.

VI. Conclusion

Pour conclure, nous pouvons constater qu'à l'aube de la révolution de 1848–1849, césure fondamentale aussi bien pour la mémoire collective immédiate que pour les interprétations d'historiens rétrospectives, le grand récit national est déjà mis en œuvre. Ce grand récit

¹⁴⁵ Aux yeux de M. Horváth, les mesures josphinistes ne sont en effet que les contrecoups logiques des processus de « dénationalisation », amorcés déjà sous Marie-Thérèse, dont la bienveillance avait attiré trop de Hongrois à Vienne où, en s'y installant, ils ont peu à peu perdu leurs usages vestimentaire, linguistique et coutumier hongrois. Grâce aux réformes drastiques de son successeur, les élites hongroises se sont vues ainsi confrontées au fait qu'en abandonnant leurs usages vestimentaires, de la langue maternelle, moraux et autres « signes nationaux », ils couraient le risque de perdre même leur singularité politique dans un empire unifié et germanisé d'un jour à l'autre. C'est justement à partir de la prise de conscience de cette vérité que « la cause de la nationalité » devient objet d'un véritable sentiment collectif à la fois moral et politique. Sur le plan de l'usage du terme « nationalité », Horváth emploie en effet deux mots différents : à propos des Hongrois, il parle plutôt de leur *nemzetiség*, pour les Allemands, il ne se sert que du mot *népiség* (traduction littérale de *Volkstum*). Si l'on survol le discours précédant 1848 pour trouver l'usage du néologisme *nemzetiség* (« nationalité »), il en ressort que celui-ci est de plus en plus employé pour conceptualiser le devenir « national » au sens *nationaliste*, son attribution sémantique étant en revanche retenue pour les membres d'une communauté définie aussi bien par l'héritage historique commun et l'appropriation voulue de la langue hongroise que par les appartenances seulement politico-territoriales.

hongrois est « national », car il comprend au moins trois aspects essentiels dans les exigences nationalistes contemporaines : écrit en langue propre et même destiné à ceux qui ne comprennent que cette langue maternelle (ou langue d'enseignement), renforcé par des sources authentiques à la fois externes et internes, et focalisé sur la représentation de l'éclosion temporelle des capacités inhérentes à la nation, saisie déjà comme une entéléchie potentielle capable de se perfectionner perpétuellement sur le plan à la fois culturel, social, économique et moral.

Cela ne signifie point que le discours national traduit et modelé par les manuels ayant précédé 1848 soit tout à fait homogène voire uniforme. Loin de là, car de nombreuses différences confessionnelles, conjoncturelles, régionales et politiques ressortent de leur lecture incisive et méticuleuse, qui séparent leurs auteurs polémiquant de temps à autre, mais toujours de manière implicite ou allusive entre eux. De plus, nous pouvons faire ressortir des récits de ces manuels les éléments épars de tous les concepts de nation contemporains. Il devient néanmoins de plus en plus clair que la rivalité de ces éléments conceptuels, parfois tellement contradictoires ou disparates, prend fin avec le temps, voyant triompher ceux qui ont su le mieux s'adapter aux circonstances dirigées vers l'institutionnalisation, amorcée vigoureusement lors de la révolution mais reportée jusqu'en 1867, de l'« État-nation » hongrois.

Il s'agit donc, même dans certains de ces premiers bréviaires pédagogiques hongrois, de l'articulation des interprétations historiques caractéristiquement nationalistes sur le passé, touchant ainsi, et à travers ceux-ci, directement les générations successives de ceux qui deviendront les artisans de la future Hongrie. Par conséquent, il nous reste en dernier lieu à relever quelque peu la capacité identificatoire de ces manuels, lieux de mémoire par excellence.¹⁴⁶ À cet égard, nous ne devons cependant pas présupposer une transparence évidente, ainsi qu'une efficacité politique immédiate sans tenter d'étudier l'histoire de l'appropriation¹⁴⁷ d'un manuel à l'autre, problématique à propos de laquelle nous ne disposons du reste que de très peu de sources à consulter. Nous nous contenterons donc de ne retenir que deux cas exemplaires, notamment ceux des manuels dont l'usage continu couvrit assurément un bon siècle, et encore. Si le premier a influencé les esprits, sans doute d'une manière décisive, quant à la préhistoire glorieuse de la nation,¹⁴⁸ le deuxième a manifesté la

¹⁴⁶ « Seuls d'entre les livres d'histoire sont lieux de mémoire ceux qui se fondent sur un remaniement même de la mémoire ou en constituent les bréviaires pédagogiques. » NORA, Pierre, 1984, XXXVIII.

¹⁴⁷ CHARTIER, Roger, 1998.

¹⁴⁸ Le poète le plus reconnu du paradigme « communauté de coutumes » a écrit en 1860 en réfléchissant sur les traces hypothétiques d'une épopée authentiquement magyare, sachant que le peuple ignorait complètement les

vision marquée d'un soi collectif largement ouvert à l'avenir. Le moment du relais entre ces deux images identitaires disparates demeure très difficile à cerner, mais c'est durant la période transitoire des répressions post-révolutionnaires que la préhistoire glorieuse regagne en force après son déclin temporaire pendant l'ère des réformes et avant d'être visiblement évincée après 1867 par un autoportrait beaucoup plus centré sur le passé récent et l'avenir proche, déjà très en vogue par ailleurs entre 1830 et 1848.¹⁴⁹

C'est ce dernier, le « noyau dur » pédagogique de l'œuvre horváthienne, qui marquera durablement, même après le Compromis, le grand récit national. Sa popularité ne sera de fait point éclipsée jusqu'à la fin du siècle.¹⁵⁰ C'est en cette fin de siècle que l'on s'attelle en Hongrie, mais déjà selon les critères rigoureux de la méthodologie dite « positiviste » et sous l'enthousiasme général des fêtes du millénaire, à repenser l'histoire nationale. Cette histoire sera réécrite, au moins déjà cette fois-ci, par une entreprise collective d'historiens professionnels,¹⁵¹ problématique vaste qui surpasse bien entendu largement le cadre de la présente thèse et deviendra le sujet de futures recherches historiographiques.

faits historiques ayant précédé Mathias Corvin, voire le peu de chose qu'il savait sur le « fléau de Dieu » était directement tiré du manuel populaire de I. Losontzi. ARANY János, 1975, p. 218.

¹⁴⁹ La « victoire » des manuels de M. Horváth est une évidence, également si l'on compare les mises à jour perpétuelles du manuel de Losontzi avec le caractère intouchable de ceux de Horváth, dont le texte sera considéré, même bien après la mort de son auteur, comme une « relique nationale » immuable, ce dans toutes ses rééditions.

¹⁵⁰ Quand on pose, en 1893 dans une revue populaire, la question de savoir « quels sont les sept livres de langue, genre et époque confondus que l'on sauverait en cas d'éventuel déluge », c'est l'*Histoire de Hongrie* de M. Horváth que le romancier le plus célèbre du XIX^e siècle, M. Jókai, met en deuxième place (après la *Mythologie magyare* de l'ethnologue et historien d'art Arnold Ipolyi, parue en deux tomes en 1854). JÓKAI Mór 1893.

¹⁵¹ SZILÁGYI Sándor, 1895–1898.